Où va l’amour ?

Le chemin de l’école

Le matin, il avait mal au ventre. Pas de fièvre, pas de toux, pas de rougeur à montrer comme preuve. Seulement cette tension sous les côtes, qui malheureusement n’entrait dans aucune case d’un mot d’excuse scolaire. Il resta au lit, les yeux fixés sur la bande claire du mur. S’il ne bougeait pas, pensait-il, peut-être que la journée, elle non plus, n’avancerait pas.

« Tu es réveillé ? » appela sa mère depuis la cuisine.

Bien sûr qu’il était réveillé. Les enfants qui ont mal au ventre sont presque toujours réveillés. Ils ne sont simplement pas prêts.

Dans la cuisine, sa mère préparait son goûter. Elle avait déjà mis sa veste ; seule la fermeture éclair était encore ouverte. Sur la table se trouvait le contrôle de maths de la veille, plié, mais pas assez bien pour qu’on puisse vraiment l’oublier.

« Tu as mal au ventre ? »

Il hocha la tête.

« Beaucoup ? »

Il haussa les épaules. Beaucoup était un mot dangereux. Si l’on en disait trop, cela sonnait faux. Si l’on n’en disait pas assez, il fallait aller à l’école. Sa mère posa la main sur son front.

« Tu n’as pas de fièvre. »

C’était bien le problème avec les maux de ventre : ils ne fournissaient aucune preuve.

Sa mère déplia le contrôle. Une note médiocre, à peine suffisante. La plus lâche de toutes les notes. Une mauvaise note franche aurait au moins eu le courage d’être mauvaise. Une note tout juste acceptable aurait encore pu passer, avec un peu de bonne volonté, pour une forme de survie. Mais celle-ci se tenait là comme un adulte qui dirait : Je ne suis pas fâché, seulement déçu.

« Papa n’était pas en colère hier », dit-elle.

C’était vrai. La colère aurait peut-être été plus simple. Son père avait seulement regardé longtemps le contrôle avant de dire :

« Tu es pourtant un garçon intelligent. »

La phrase était censée aider. Elle n’aidait pas. S’il était intelligent et qu’il n’y arrivait quand même pas, alors qu’est-ce qui clochait chez lui ?

Il n’était pas bête. Pas toujours, en tout cas. Il savait construire un vaisseau spatial avec deux chaises et une couverture. Il savait observer des scarabées sans s’ennuyer. Mais avec les fractions, sa tête devenait une pièce sans porte.

« Aujourd’hui, tu fais un effort, d’accord ? » dit sa mère.

« Oui. »

« Et si tu ne comprends pas quelque chose, tu demandes. »

« Oui. »

« Tu demandes vraiment. Pas seulement en regardant devant toi. »

Il hocha la tête. C’était une de ces phrases que les adultes prononcent lorsqu’ils pensent qu’un enfant est un appareil mal réglé. Sa mère s’arrêta un instant. Peut-être s’entendit-elle elle-même. Elle prit une pomme, la reposa, puis glissa à la place une petite barre de chocolat dans sa boîte.

« Mais tu ne la manges pas avant midi. »

C’était de l’amour. Petit, emballé, et assorti d’une condition. Elle l’embrassa sur la tête, vite et chaudement, déjà à moitié tournée vers la porte.

« Et écoute bien. »

Voilà. L’école revenait encore. Même dans le baiser.

À Tokyo, il faisait nuit lorsque l’autre garçon se réveilla. Peut-être n’avait-il jamais vraiment dormi. Il entendit la clé dans la serrure, puis un bruit contre la porte, comme si un homme adulte devait d’abord négocier avec la gravité avant d’être autorisé à entrer.

Son père rentrait.

Comme souvent, tard.

Comme souvent, pas tout à fait droit.

Pas assez ivre pour devenir bruyant. Juste assez pour mettre si longtemps à enlever ses chaussures que même les chaussures auraient pu avoir pitié de lui.

Le garçon se tourna vers le mur et serra les paupières. S’il dormait, personne n’aurait à lui parler.

Dans la cuisine, les cahiers de l’après-midi étaient encore là. Une gomme. Une fiche d’exercices. Une tasse de thé qui avait depuis longtemps cessé d’être du thé.

« Il dort ? » demanda le père.

« Oui », répondit la mère.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Mais dans cet appartement, beaucoup de choses n'étaient pas tout à fait vraies. Par exemple, que le père prendrait bientôt des vacances. Ou que les devoirs iraient mieux demain.

« Il y est arrivé ? »

La mère secoua la tête.

« Tu es restée combien de temps avec lui ? »

« Presque deux heures. »

« Deux heures ? Pour ça ? »

« Ne le dis pas comme ça. »

« Comment veux-tu que je le dise ? Deux heures, c'est deux heures. »

« Il a essayé. »

Le père desserra sa cravate.

« Essayer ne suffira pas plus tard. »

« Il a huit ans. »

« Justement. »

Sous la lumière de la cuisine, il avait l'air pâle. Les yeux rouges, les épaules de travers, le col de la chemise trop serré. Il travaillait depuis des années dans la même entreprise. Les vacances auxquelles il avait droit restaient le plus souvent sur le papier. Sur d'anciennes photos, il lui arrivait encore de rire. Maintenant, il rentrait comme si la journée l'avait méthodiquement vidé.

« Il doit se concentrer davantage », dit-il.

Cette phrase encore. Les adultes semblaient l'apprendre quelque part, dans une formation secrète. La mère ne dit rien. Elle l'avait dite elle aussi, plus tôt dans la soirée. Pas parce qu'elle y croyait. Plutôt parce que la peur ne trouve parfois pas de meilleures phrases.

Son fils n'était pas paresseux. Il n'était pas bête. Mais il était lent. Il avait besoin de temps, de répétitions, d'autres mots. Parfois, il ne comprenait un exercice qu'une fois que la patience de sa mère avait déjà mis ses chaussures et quitté la pièce.

Dans la chambre voisine, le garçon gardait les yeux fermés et entendait tout.

Les enfants entendent même ce que les adultes avalent.

Le lendemain matin, le garçon en Suisse enfila sa veste. Son sac lui semblait lourd, bien qu'il ne contînt pas plus de livres que d'habitude. Le poids venait du contrôle, des devoirs inachevés, et de cette expérience répétée qu'à la fin quelqu'un finissait toujours par demander.

Sa mère ouvrit la porte de l'appartement.

« Allez, sinon tu vas être en retard. »

« Je sais. »

« Tu as tout ? »

Non, pensa-t-il. Pas le courage. Pas le calme. Pas une autre tête.

« Oui », dit-il.

La classe sentait les vestes mouillées, le papier et un produit de nettoyage probablement approuvé par le canton parce qu'il effaçait avec une efficacité remarquable tout souvenir de vie. La maîtresse écrivait déjà au tableau.

Les fractions.

Il n'aimait pas les fractions. Les nombres entiers avaient au moins la décence de rester entiers. Les fractions avaient l'air d'avoir été déchirées en pleine récréation, avant que quelqu'un prétende que c'était des mathématiques.

Après l'école, il aurait voulu retourner au ruisseau. Depuis lundi, il y construisait un barrage. Il retenait déjà trois feuilles et une pomme de pin très déterminée. Malheureusement, personne ne s'intéressait aux barrages tant que l'exercice trois n'était pas résolu.

« Sortez vos cahiers », dit la maîtresse.

Tout le monde fouilla dans son sac. Lui aussi. Il fit ce qu'on faisait. Cela, il savait le faire. La maîtresse s'arrêta près de lui. Son doigt montra l'endroit où les devoirs auraient dû se trouver.

« Encore pas terminé ? »

Elle ne le dit pas fort. Pas méchamment. Seulement avec fatigue. C'était presque pire.

« Je n'ai pas compris », dit-il.

La maîtresse soupira très brièvement. Elle ne s'en rendit probablement pas compte. Lui, si.

« Alors il faut demander plus tôt. »

« J’ai demandé. »

« Quand ? »

Il ne savait pas. Pas de la manière dont elle l’entendait. Il avait demandé en devenant lent. En n’ouvrant pas son cahier. En ayant mal au ventre le matin.

« Pas à voix haute », dit-il.

« Alors je ne peux pas le savoir. »

C’était logique. Les adultes aimaient la logique, surtout lorsqu’elle ne résolvait rien.

« Bien. Alors maintenant, tu recopies. »

Il recopia. Pas parce qu’il comprenait. Parce que son stylo, au moins, savait faire semblant.

Le soir, à Tokyo, le garçon était de nouveau assis à la table de la cuisine. Son père n’était pas encore rentré, la télévision fonctionnait sans le son. À l’écran, des gens riaient, des gens qui avaient visiblement réussi à mener une vie sans fiches d’exercices.

Sa mère posa une nouvelle feuille devant lui.

« Aujourd’hui, on ne fait que la première page. »

« Que ? »

« Oui. Seulement la première. »

Une première page pouvait être immense quand on avait huit ans et que les chiffres ne vous aimaient pas. Il serra trop fort son crayon.

« Encore une fois », dit-elle.

« Je n’y arrive pas. »

« Mais si. Regarde, on vient de le faire. »

« Je ne sais plus comment. »

« Alors réfléchis. »

Elle entendit elle-même la phrase. Elle tomba de sa bouche comme une assiette qui sait déjà, en descendant vers le sol, qu’elle va se briser.

Le garçon écrivit un nombre.

Faux.

Sa mère inspira de manière audible. Pas beaucoup. Pas une réprimande. Juste une petite inspiration. Mais il l'entendit.

« Pardon », dit-il.

Elle le regarda.

« Pardon de quoi ? »

Il haussa les épaules.

« De ne pas y arriver. »

Elle voulut aussitôt lui dire qu'il n'avait pas à s'excuser. Puis elle vit sa main. Le crayon tremblait légèrement. Si légèrement qu'on aurait pu ne pas le remarquer. La pointe faisait de petits points sur le papier. Un instant, elle ne vit plus l'exercice, ni le mauvais chiffre, ni les autres enfants, ni l'école, ni l'avenir.

Seulement sa main.

Elle posa la sienne sur la table. Pas sur celle de son fils. À côté.

« On arrête. »

Il ne la regarda pas.

« Aujourd'hui ? »

« Aujourd'hui. »

« Et papa ? »

« Papa mange du riz comme tout le monde. »

Ce n'était pas une phrase particulièrement brillante. Mais c'était la meilleure qu'elle avait. Et pour la première fois de la soirée, il y avait presque un sourire dedans.

Le garçon resta encore assis un moment, comme s'il ne faisait pas tout à fait confiance à la situation. Puis il posa le crayon avec précaution, comme si même cela pouvait être faux. Sa mère se leva, réchauffa le riz du midi et coupa l'omelette en lamelles. Quand elle plaça le bol devant lui, il mangea lentement.

« Encore de l'œuf ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

« Tu peux le dire à voix haute. »

« Encore de l'œuf. »

« Tu vois. Demander à voix haute, ça marche. »

Il la regarda brièvement. Peut-être était-ce presque un sourire. Tout petit. Mais petit suffisait ce soir-là.

Après l'école, le garçon en Suisse ne rentra pas tout de suite. Il s'assit sur le petit mur près du parking à vélos. Les autres enfants couraient dans la cour, jetaient leurs sacs par terre, riaient, criaient. Ils laissaient tomber leurs cartables comme si les cartables n'étaient pas de petites prisons à fermeture éclair.

Lui gardait le sien contre lui.

En réalité, il aurait aimé courir avec eux. C'était cela, l'injustice. Il n'était pas seulement triste. Il était aussi plein de course. Plein de cris. Plein d'idées qui n'avaient pas de place, parce que l'école avait pris bail dans sa tête et ne semblait pas prête à rendre les clés.

La concierge traversa la cour avec son balai. Elle était petite, avait les cheveux gris et portait presque toujours la même veste bleue. Parfois, elle grondait quand il y avait du papier par terre. Elle grondait avec une certaine dignité, comme si elle défendait la civilisation contre les emballages de chewing-gum.

Aujourd'hui, elle ne gronda pas. Elle s'arrêta simplement près de lui.

« Tu es fatigué », dit-elle.

Pas comme une question.

Le garçon regarda ses chaussures. Les larmes vinrent. Pas beaucoup. Juste assez pour que le sol se brouille. Il détestait pleurer devant les adultes. Les adultes transforment aussitôt les larmes en situation. Ils apportent des mouchoirs, posent des questions ou disent : « Qu'est-ce qui s'est passé ? », comme si la douleur devait toujours avoir un début qu'on pouvait inscrire dans un cahier.

La concierge ne fit rien de tout cela. Elle resta là.

« Parfois, une journée est simplement trop grande », dit-elle après un moment.

Il hocha la tête. Cette fois, non par obéissance, mais parce que c'était vrai.

« Tu veux que j'appelle quelqu'un ? »

Il secoua la tête.

« Très bien », dit-elle. « Alors on n'appelle personne. »

C’était si inattendu qu’il faillit rire. Pas vraiment. Un peu seulement, à l’intérieur. Elle appuya son balai contre le mur et fit semblant d’examiner un morceau de papier particulièrement suspect.

« Le papier n’a rien fait », dit-il doucement.

La concierge baissa les yeux.

« On ne sait jamais. »

Alors il rit. Très brièvement. Le rire sortit avant qu’il puisse l’en empêcher.

Et pendant un instant, il n’eut rien à expliquer. Rien à améliorer. Rien à réussir. Il pouvait rester assis sur le mur, être fatigué et rire d’un morceau de papier innocent.

Peut-être que c’était cela, l’amour, pensa-t-il plus tard. Non pas que quelqu’un vous sauve. Mais que quelqu’un voie que vous n’en pouvez plus — sans en faire aussitôt une affaire.

Plus tard, à Tokyo, le père rentra. Cette fois, il passa mieux la porte. Pas élégamment, mais avec succès. Les cahiers étaient encore ouverts sur la table.

« Pas terminé ? » demanda-t-il.

La mère posa un bol de riz devant lui.

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu’on a arrêté. »

Le père la regarda comme si elle venait de proposer l’abolition du pays tout entier.

« Arrêté ? »

« Oui. »

« En plein milieu ? »

« C’était un très bon endroit pour s’arrêter. »

Le garçon tenait son bol des deux mains. Il ne levait pas les yeux. Son père regarda d’abord les cahiers, puis son fils. Peut-être était-ce l’odeur du riz. Peut-être la lumière. Peut-être la façon dont l’enfant tenait son bol, comme s’il ne s’agissait pas de nourriture, mais d’une protection.

Le père ouvrit la bouche. La mère attendit. Le garçon attendit. Puis il la referma.

Il ne dit rien.

Ce n'était pas grand-chose. Aucun miracle. Aucune métamorphose. Mais ce n'était pas un reproche. Pas un soupir. Pas un vieux coup sous une forme nouvelle. Seulement du silence. Pendant une respiration, quelque chose ne continua pas.

Puis le père prit ses baguettes.

« Il reste de l'œuf ? »

La mère regarda la poêle vide.

« Non. »

Le garçon poussa légèrement son bol vers l'avant. Il y restait une petite lamelle d'omelette.

Le père le regarda.

« Mange-la. »

Le garçon prit la lamelle et la déposa tout de même sur l'assiette de son père.

Personne ne dit rien.

Le morceau d'omelette était trop petit pour signifier quoi que ce soit. Et peut-être est-ce justement pour cela qu'il resta un instant suspendu dans l'air.

En Suisse, le garçon s'endormit tôt. Le contrôle était toujours dans son sac. Ce soir-là, personne ne l'avait demandé. Peut-être avaient-ils oublié. Peut-être étaient-ils trop fatigués. Peut-être, pour une fois, quelque chose avait-il simplement échappé au système.

Plus tard, sa mère ouvrit doucement la porte. Elle voulait seulement voir s'il dormait. Puis elle s'arrêta. Dans son sommeil, il paraissait plus jeune. Ni intelligent, ni lent, ni difficile. Ni bon ni mauvais en maths. Seulement doux.

Un enfant.

Quelque chose se resserra en elle. Pas à cause de lui. À cause de ce qu'elle avait presque manqué de voir toute la journée. Elle pensa au matin. Au contrôle. Au mot simplement. À son baiser rapide. À sa propre voix, déjà partie au travail alors que son enfant était encore assis à la table de la cuisine.

Elle s'approcha du lit, remonta un peu la couverture et écarta une mèche de son front.

« Pardon », murmura-t-elle.

Si bas que ce n'était peut-être même plus un mot.

Il ne se réveilla pas.

Tant mieux.

Cette fois, il n'avait pas besoin de le savoir. Elle était simplement là.

La chambre s'assombrit. Le sac était posé près de la chaise. Le contrôle était dedans. L'école reviendrait demain. Mais pas maintenant.

Maintenant, un enfant dormait. Cela suffisait.

Deuxième partie — Asie / Europe

L'amour tenu au devoir

Le matin, Dhaka reposait encore sous une brume grise, comme si la ville avait trop respiré pendant la nuit et ne savait plus que faire de tout ce qu'elle avait expiré. Les toits étaient humides. Entre les immeubles, les câbles pendaient comme des veines noires. En bas, dans la rue, les rickshaws, les bus et les motos klaxonnaient, chacun semblant devoir prouver d'abord son existence.

Nuheen se tenait près de la fenêtre, un thé à la main qu'elle n'avait pas envie de boire.

Sa mère l'avait posé devant elle avec un regard qui ne demandait rien et voulait pourtant tout dire. Depuis des semaines, les regards avaient changé dans la maison. Avant, ils demandaient : As-tu mangé ? Es-tu fatiguée ? Quand rentres-tu ? Maintenant, ils demandaient sans mots : Quand deviendras-tu raisonnable ? Quand te marieras-tu ? Quand cesseras-tu d'avoir un avenir qui ne tient pas dans notre salon ?

Nuheen avait vingt-cinq ans.

Dans d'autres pays, vingt-cinq ans était peut-être l'âge où l'on cherchait encore, où l'on étudiait, se trompait, se relevait, aimait quelqu'un, quittait quelqu'un, recommençait. Dans sa maison, vingt-cinq ans était déjà une urgence discrète. Pas assez bruyante pour devenir une panique, mais assez nette pour les tantes, les voisines, les cousines, le père, la mère, et toutes ces femmes qui, un jour, avaient cessé de choisir elles-mêmes et veillaient désormais à ce que les autres ne choisissent pas trop longtemps.

Elle venait de terminer ses études.

Cela aurait pu être une fête. Une photo. Un gâteau. Une journée entière où quelqu'un aurait dit : Tu as réussi. Au lieu de cela, son père déclara au petit-déjeuner :

« Il faut maintenant envisager les choses sérieusement. »

Il ne parlait pas d'un travail.

Il parlait d'un homme.

Nuheen regarda dans sa tasse. Un cercle pâle flottait à la surface du thé. Elle bougea légèrement la tasse, juste pour le voir disparaître.

« Je voudrais d'abord travailler », dit-elle.

Son père replia le journal. Pas avec colère. Pas encore. Son visage portait cette lassitude patiente des hommes qui pensent avoir supporté le monde assez longtemps pour pouvoir juger de l'avenir de leurs filles.

« Tu pourras aussi travailler après. »

Après. Dans cette maison, ce mot était une grande pièce sans fenêtres. Après signifiait : après les fiançailles, après le mariage, après le premier enfant, après l'accord du mari, après l'approbation de sa famille, après tout ce qui comptait, d'une manière ou d'une autre, davantage qu'elle.

Sa mère posa le riz sur la table.

« Ton père veut seulement ton bien. »

C'était une de ces phrases qui portaient l'amour comme un plateau lourd. On ne pouvait pas dire qu'il n'y avait rien dessus. Mais il était difficile de respirer sous son poids.

Nuheen hocha la tête.

Non parce qu'elle était d'accord.

Parce qu'elle était fatiguée.

À l'université, ils avaient chanté. Quelques semaines plus tôt seulement. Pendant la fête universitaire, sous les lumières colorées, entre les chaises en plastique, les haut-parleurs et une pelouse poussiéreuse sur laquelle tout le monde faisait semblant, l'espace d'une soirée, d'être dans un pays libre.

Les étudiants chantaient des chansons sur l'amour, la virginité perdue, les nuits en foyer, les messages secrets, les filles qui n'étaient plus aussi innocentes que la société l'exigeait, et les garçons qui célébraient le fait de ne l'avoir jamais été.

Tout le monde riait.

Les filles aussi.

Peut-être surtout les filles.

C'était un rire sous le parapluie de la société. Tant que l'on paraissait convenable le lendemain matin, la nuit pouvait presque prétendre ne pas avoir eu lieu. Tant que la famille ne voyait rien, tant que les voisins ne disaient rien, tant que personne ne transmettait une photo, la liberté restait possible.

Pas une grande liberté.

Pas une liberté publique.

Mais assez pour quelques heures.

Nuheen avait dansé. Pas follement. Elle ne dansait jamais follement. Mais quelque chose en elle s'était desserré. Ses cheveux étaient libres, son visage chaud, son corps léger. À côté d'elle, une amie avait crié :

« On partira toutes. Je te jure, on partira toutes. »

« Où ? » avait demandé Nuheen.

« En Australie. »

« Pourquoi toujours l'Australie ? »

« Parce que c'est assez loin. »

Une autre avait dit :

« Moi, je prendrais même l'Amérique. »

« Malgré Trump ? »

« Malgré tout. »

Elles avaient ri encore. Ce rire jeune, clair, presque téméraire de celles qui veulent encore croire que la distance peut briser un destin.

Plus tard, Nuheen s'était tenue sous un arbre et avait regardé son téléphone.

Un message venu d'Europe.

Trois mots seulement.

Are you awake?

Elle avait répondu :

Always.

Ce n’était pas vrai.

Mais cela le semblait.

Il était blanc, plus âgé qu’elle, européen, avec une voix qui ne savait jamais tout à fait si elle voulait être prudente ou directe. Il ne l’avait pas traitée comme une promesse. C’était probablement ce qui le rendait dangereux.

Il demandait.

Les autres hommes expliquaient.

Il attendait.

Les autres hommes prenaient la place.

Parfois, il disait des phrases qu’elle ne comprenait pas tout de suite, parce qu’elles ne cachaient aucune exigence.

« What do you want? »

Que veux-tu ?

La première fois, elle avait presque ri. Non parce que c’était drôle. Parce que la question était si vaste qu’elle paraissait presque impolie.

Que voulait-elle ?

Non pas seulement : Que lui était-il permis de vouloir ?

Non pas seulement : Qu’est-ce qui conviendrait ?

Non pas seulement : Qu’est-ce que sa mère pourrait supporter sans devoir se justifier devant les proches ?

Que voulait-elle ?

Elle n’avait pas de réponse immédiate. Personne ne lui avait appris à penser dans cette direction. Les désirs deviennent dangereux lorsqu’ils se précisent. Mieux valait les garder flous. Mieux valait dire : On verra. Peut-être. Inshallah. Plus tard.

Mais plus tard se rétrécissait peu à peu.

Ce matin-là, il y avait aussi un journal sur la table. En page trois, un article parlait d'une fille violée puis tuée. À côté, un article plus court parlait d'un garçon. Abusé lui aussi. Mort lui aussi.

Nuheen ne lut pas tout. Elle lut juste assez.

Parfois, une seule phrase suffit à empoisonner toute une journée.

La peine était légère. Trop légère. Une fois encore. Quelques années peut-être, peut-être moins, peut-être un appel, peut-être des relations, peut-être quelqu'un qui connaissait quelqu'un. Dans les commentaires, on écrivait déjà que la fille n'aurait pas dû être là. Que le garçon n'aurait pas dû suivre. Que les parents auraient dû mieux surveiller.

Personne n'écrivait : Les coupables n'auraient pas dû faire ce qu'ils ont fait.

C'était cela, l'épuisant. Le crime n'était jamais seul. Il arrivait toujours avec son cortège. Des hommes à barbe, des hommes au doigt levé, des hommes au micro, des hommes qui transformaient chaque fille morte en preuve que la liberté était dangereuse.

Nuheen les appelait les barbus.

Pas tous les hommes à barbe. Pas même les barbes elles-mêmes. Elle parlait de cette espèce d'hommes qui, au nom de la morale, trouvent toujours d'abord le corps des femmes. Ceux qui, après chaque crime, ne combattent pas la violence, mais le mouvement. Pas les coupables, mais les portes. Pas la peur, mais les filles qui sortent encore malgré elle.

« Ils recommencent à faire du bruit », dit son frère ce soir-là.

Il le dit distraitement, en faisant défiler son téléphone.

« Qui ? »

« Tu sais bien. »

Elle savait.

Tout le monde savait.

Les conservateurs. Les prêcheurs. Les voix des villages. Les hommes qui voulaient revenir au pouvoir dans quatre ans et se comportaient déjà comme si l'avenir leur appartenait. Dans les villages, ils faisaient grand tapage. Contre les femmes. Contre les étudiants. Contre les vêtements occidentaux. Contre la musique. Contre tout ce qui faisait entrer un peu d'air dans les pièces.

Nuheen pensa à 1971.

Pas comme les historiens y pensent. Pas avec des dates, des cartes, des traités, des discours. Pour elle, 1971 était un mot encore chaud au Bangladesh. Libération. Sang. Langue. Perte. Fierté. Un pays qui avait refusé de se soumettre.

Libre de l’oppression.

La liberté, c’est tout, pensa-t-elle.

Puis elle entendit son père dire dans la pièce voisine :

« La famille vient vendredi. »

Et la liberté redevint quelque chose d’assis sur une chaise, attendant que les adultes aient fini de parler.

À Bonn, Kate commença la journée par ses pieds.

Avant même d’avoir vraiment ouvert les yeux, ils étaient là. Non comme une partie de son corps, mais comme un reproche. Ses talons brûlaient, ses orteils étaient raides, et sous son pied droit logeait une douleur semblable à un petit caillou glissé sous la peau pendant la nuit.

Elle resta allongée et bougea les orteils.

Un.

Deux.

Trois.

Ils fonctionnaient encore.

Cela suffisait.

Dans le soin, on apprend que fonctionner passe souvent déjà pour du bonheur. Une personne peut avaler. Une personne peut s’asseoir. Une personne peut lever un bras. Une personne peut encore dire où elle a mal. Alors on le note, on coche une case, et l’on continue.

Kate pouvait marcher.

Elle se leva donc.

Son appartement était silencieux. Pas paisiblement silencieux. Plutôt inutilisé. Sur la table de la cuisine se trouvaient deux lettres non ouvertes, une boîte de comprimés antidouleur à moitié vide et une liste de courses de sa mère qu’elle avait glissée dans son sac la veille.

Lait. Pain. Flocons d’avoine. Piles. Pas les moins chères.

Sa mère écrivait toujours ses consignes comme si le monde était un bureau mal organisé.

Kate fit du café. La première gorgée était trop chaude. Elle la but quand même. Ce matin-là, la douleur n’avait droit à aucun traitement de faveur.

Dans la salle de bains, elle regarda son visage. Elle n'était pas vieille. Pas vraiment. Mais la fatigue transforme tous les âges en malentendu. Sous ses yeux, il y avait des ombres qu'aucun maquillage ne pouvait couvrir, parce qu'elles n'avaient pas commencé sur la peau.

Elle attacha ses cheveux.

Sourit brièvement au miroir.

Aimable par profession.

Cela, elle savait faire.

À l'hôpital, cela sentait le désinfectant, le café et une fatigue absente de tous les plannings.

Kate parcourut le couloir en saluant tout le monde. La doctoresse au pas trop rapide. Le jeune infirmier qui faisait semblant depuis trois semaines de ne pas être dépassé. La femme de ménage qui en savait davantage sur l'état du service que bien des réunions. Le vieil homme de la chambre 214, qui demandait chaque matin si c'était dimanche.

« Non, monsieur Berger. Aujourd'hui, nous sommes mardi. »

« Encore ? »

« Oui. Le mardi est tenace. »

Il rit. Ou toussa. Avec lui, il était parfois difficile de faire la différence.

Kate arrangea son oreiller, vérifia la perfusion, demanda s'il avait mal, reçut une réponse confuse et la comprit tout de même. Avec le temps, on devient habile à lire les personnes qui ne peuvent plus dire exactement ce qui leur manque.

Chambre 216.

Une femme après une opération. La peur dans les yeux, la fierté dans la bouche.

« Je n'ai besoin de rien. »

Kate regarda le verre d'eau plein sur la table de nuit. Trop loin.

« Alors je vais seulement rapprocher un peu l'eau. Au cas où le rien aurait soif. »

La femme la regarda. Puis elle sourit un peu.

C'était ainsi.

Un oreiller. Un verre. Un gant de toilette. Une main posée sur une épaule. Une phrase qui n'en faisait pas trop. De la chaleur, dosée comme un médicament.

Kate savait faire cela.

Elle savait quand plaisanter. Quand se taire. Quand remonter une couverture sans demander. Quand laisser une porte entrouverte parce que certaines personnes préféraient, à l'hôpital, la lumière du couloir au courage dans le cœur.

Elle donnait de la proximité chaque jour.

Pas une proximité privée.

Pas celle qui revient.

Une proximité professionnelle, liée au devoir, correctement notée et jamais appelée amour.

À la fin du service, personne n'aurait pu dire qu'elle n'avait pas pris soin des autres.

Seulement, aucun rapport ne l'écrivait ainsi.

À Dhaka, la famille vint le vendredi.

Sa mère portait un sari qu'elle ne sortait que lorsque quelque chose devait être décidé alors que tout l'était déjà. Son père s'était rasé plus soigneusement que d'habitude. Des sucreries étaient disposées dans le salon, comme si le sucre pouvait adoucir une négociation.

Nuheen enfila une robe claire.

Non parce qu'elle en avait envie.

Parce que la résistance commence parfois par une mauvaise couleur, et ce jour-là elle n'avait plus de force pour les couleurs.

L'homme arriva avec ses parents. Il n'était pas désagréable. C'était presque pire. Un homme désagréable aurait simplifié les choses. On aurait pu dire non intérieurement, le dos plus droit, soutenue par le dégoût lui-même.

Mais il était poli.

Il avait étudié.

Il parlait un bon anglais.

Il lui demanda si elle souhaitait travailler plus tard.

« Oui », dit-elle.

« Bien sûr », répondit-il. « Si cela reste compatible avec la famille. »

Voilà la cage. Pas faite de fer. Faite de raisonnable.

Nuheen sourit.

Non parce que c'était drôle.

Parce qu'elle avait appris à utiliser son visage aux bons endroits.

Les parents parlèrent de professions, d'appartements, de proches, d'avenir, de sécurité. Sécurité était un de ces mots contre lesquels il est difficile d'argumenter. Celui qui s'oppose à la sécurité paraît immature. Et pourtant Nuheen soupçonnait souvent que la sécurité n'était qu'un joli nom donné à une vie où rien d'imprévu n'a plus le droit de respirer.

« Elle est belle », dit la mère de l'homme.

Comme si elle parlait d'une maison.

Bonne situation.

Belle lumière.

Aucun défaut visible.

Nuheen baissa les yeux. Pas de honte. De colère.

Sous la table, son téléphone vibra.

Elle savait de qui venait le message.

Elle ne le lut pas.

Pas encore.

L'espoir est parfois plus supportable tant qu'on ne l'ouvre pas.

Kate rendit visite à sa mère après son service du soir.

Elle aurait voulu rentrer chez elle. Enlever ses chaussures, lever les pieds, ne plus rien entendre. Mais sa mère avait appelé trois fois. La première, Kate n'avait pas répondu. La deuxième non plus. La troisième, sa mère n'avait pas laissé de message.

C'était pire que n'importe quel message.

Alors Kate y alla.

L’appartement de sa mère était au troisième étage. Depuis deux semaines, l’ascenseur ne fonctionnait que lorsqu’il en avait envie. Ce jour-là, il n’en avait pas envie. Kate monta les escaliers et sentit le petit caillou sous son pied à chaque marche.

Sa mère ouvrit avant même qu’elle ait sonné.

« Tu es en retard. »

« J’avais le service du soir. »

« Je sais. Quand même. »

Kate retira sa veste.

« Tu as mangé ? »

« Je n’avais pas faim. »

Dans la cuisine, les assiettes du déjeuner étaient encore là. Une casserole dans l’évier. Des miettes sur la table. À côté, la liste de courses que Kate avait déjà réglée.

« J’ai apporté les piles. »

« J’espère que ce sont les bonnes. »

Kate les posa sur la table.

« Pas les moins chères. »

« Je sais encore lire, maman. »

Sa mère s’assit. Lentement. Avec ce petit gémissement qui ne venait pas seulement du corps, mais tenait aussi du commentaire général sur l’existence.

« Tu es devenue susceptible. »

Kate ne répondit pas.

Elle débarrassa les assiettes, lava la casserole, essuya la table. Sa mère la regardait. Pas avec gratitude. Plutôt comme si elle l’inspectait.

« Tu devrais prendre davantage soin de toi », dit-elle.

Kate eut un bref rire.

« Quoi ? »

« Rien. »

« Je suis sérieuse. Tu as l'air fatiguée. »

Voilà la phrase. L'inquiétude en forme de reproche. L'amour mal emballé.

« Je suis fatiguée. »

« Alors tu devrais te coucher plus tôt. »

Kate rangea la casserole dans le placard. Trop fort. Pas vraiment fort. Juste assez pour qu'elles l'entendent toutes les deux.

Sa mère leva les yeux.

« Inutile de réagir comme ça. »

Kate se retourna.

« Comme quoi ? »

« Comme si j'étais un fardeau. »

Le mot se tint soudain dans la cuisine.

Fardeau.

Kate voulut la contredire aussitôt. Bien sûr que tu n'es pas un fardeau. C'était ce qu'on disait. Ce qu'il fallait dire. Mais la phrase resta coincée dans sa gorge, non parce qu'elle était fausse, mais parce qu'elle était trop simple.

Sa mère n'était pas un fardeau.

Mais tout était lourd.

Et la langue manque de phrases pour cette différence-là.

« Je vais y aller », dit Kate.

« Déjà ? »

« Oui. »

« Je pensais que tu resterais un peu. »

Kate regarda sa mère. La vieille femme était assise à la table, plus petite qu'autrefois, mais pas plus douce. À côté d'elle se trouvaient les piles. Pas les moins chères.

« Je reviens demain. »

« Si tu as le temps. »

Kate hocha la tête.

Cela aussi, c'était de l'amour. Une phrase qui sonnait comme du chantage et signifiait probablement la peur.

À Dhaka, après la visite, Nuheen monta sur le toit.

La ville était bruyante, mais sur le toit le bruit avait au moins du ciel au-dessus de lui. Un chien aboyait plus bas. Quelque part, un générateur tournait. D'une maison voisine venait le son d'une télévision, puis une voix d'homme, puis des rires.

Elle ouvrit le message.

I miss your voice.

Rien de plus.

Elle s'assit au bord du petit muret et tint le téléphone à deux mains. Elle aurait pu répondre. Elle aurait pu écrire : I miss you too. Ou : They came today. Ou : I am afraid. Ou : Take me away. Ou : Do not make me hope.

Elle n'écrivit rien.

Il y avait trop de voix dans sa tête.

La voix de son père : Nous voulons seulement ton bien.

La voix de sa mère : Une fille doit aussi penser à sa famille.

Les voix de ses amies : On partira toutes.

Les voix des barbus : Vous voyez où mène la liberté.

La voix de l'homme d'Europe : What do you want?

Elle posa le téléphone à côté d'elle.

Que voulait-elle ?

Pas avoir l'air courageuse. Pas être moderne. Pas devenir une histoire pour quelqu'un en Europe qui transformerait son manque de liberté en belle douleur.

Elle voulait vivre.

Simplement cela.

Elle voulait se lever le matin sans que son corps ait déjà été négocié. Elle voulait travailler. Voyager. Aimer. Peut-être se marier, peut-être pas. Peut-être avoir des enfants, peut-être pas. Elle voulait garder la possibilité de se surprendre elle-même.

En bas, sa mère appela son nom.

« Nuheen ! »

Elle ne répondit pas tout de suite.

Encore un instant, pensa-t-elle.

Juste un instant.

Une courte respiration clandestine avant que la fente ouverte ne se referme.

Kate rentra chez elle, retira ses chaussures et resta debout dans l'entrée.

Sans les chaussures, la douleur de ses pieds ne diminuait pas. Elle devenait seulement plus honnête.

Elle s'assit par terre. Pas sur la chaise. Pas sur le canapé. Simplement par terre, entre le portemanteau et l'étagère à chaussures. Son sac bascula sur le côté. Un stylo roula dehors, puis un planning froissé.

L'entrée était sombre.

Elle aurait pu allumer la lumière.

Elle ne le fit pas.

Parfois, l'obscurité n'est pas de la tristesse, mais une pause dans le fait d'être visible.

Son téléphone vibra.

Un message d'une collègue.

Tu pourrais venir plus tôt demain ? Il manque du monde.

Kate regarda l'écran.

Bien sûr qu'elle pouvait.

Elle pouvait toujours.

C'était son malheur. Non pas de ne rien pouvoir faire. De pouvoir trop. Fonctionner. Remplacer. Réconforter. Laver. Retourner. Écouter. Organiser. Faire les courses. Rester

patiente. Ne pas crier. Ne pas pleurer. Ne pas s'effondrer tant que quelqu'un d'autre s'était déjà effondré.

Elle ne répondit pas tout de suite.

C'était presque une rébellion.

Une minuscule rébellion ridicule, inaperçue, dans l'entrée d'un appartement à Bonn.

Puis elle effaça la réponse qu'elle avait déjà commencé à écrire.

Oui, bien sûr.

Elle posa le téléphone.

Non, pensa-t-elle.

Pas à voix haute.

Seulement en elle.

Mais en elle, ce soir-là, cela suffisait.

À Dhaka, le lendemain, Nuheen dit à sa mère :

« Je ne veux pas de lui. »

Sa mère était devant la cuisinière, en train de remuer une casserole.

« De qui ? »

Comme si elle ne savait pas.

« De l'homme d'hier. »

La cuillère s'arrêta un instant.

« Tu le connais à peine. »

« Justement. »

« Il vient d'une bonne famille. »

« Moi aussi. »

C'était sorti trop vite. Trop nettement. Nuheen en fut elle-même surprise.

Sa mère se retourna.

Pas fâchée.

Blessée.

C'était pire.

« Tu crois que je ne te comprends pas », dit-elle.

Nuheen se tut.

Sa mère baissa le feu.

« Moi aussi, j'ai eu vingt-cinq ans. »

D'abord, cela ressemblait à une de ces phrases par lesquelles les femmes plus âgées ramènent les plus jeunes vers le devoir. Mais cette fois, il y avait autre chose. Une fissure fine. Une fatigue qui n'était pas dirigée contre Nuheen.

« Et ? » demanda doucement Nuheen.

Sa mère regarda vers la fenêtre.

« Moi aussi, j'ai cru que quelqu'un devrait me demander ce que je ressentais. »

Nuheen la regarda.

La cuisine devint silencieuse. Seule la casserole continua de parler, doucement, chaudement.

« Quelqu'un l'a demandé ? »

Sa mère ne sourit pas.

« Non. »

Nuheen voulut dire quelque chose, mais la phrase ne trouva pas de forme. Peut-être voyait-elle pour la première fois non seulement sa mère, mais la jeune femme qu'elle avait été. Une femme qui, peut-être, s'était tenue elle aussi sur un toit. Peut-être pas à Dhaka. Peut-être pas avec un téléphone à la main. Mais avec la même fente ouverte devant elle.

Sa mère reprit la cuillère.

« Ton père ne le prendra pas facilement. »

« Je sais. »

« Et les gens parleront. »

« Les gens parlent toujours. »

Sa mère la regarda brièvement.

Presque fière.

Presque triste.

« Oui », dit-elle. « C'est vrai. »

Elle n'ajouta rien.

Mais plus tard, elle posa du thé devant elle, sans regard, sans avertissement, sans le nom de l'homme. Seulement du thé.

Ce n'était peut-être pas un oui.

Mais ce n'était pas un non non plus.

Le lendemain matin, Kate écrivit à sa collègue :

Je ne peux pas venir plus tôt demain.

Elle fixa la phrase comme si elle venait de commettre un crime.

Puis elle ajouta :

J'ai besoin de la matinée pour moi.

C'était encore pire.

Pour moi.

Deux mots qui, dans sa vie, semblaient presque indécents.

Elle envoya le message avant de pouvoir l'effacer.

Toute la matinée, elle attendit une réaction. Un reproche. Une déception. Une froideur. Une réponse factuelle avec trop peu de ponctuation. Mais il vint seulement :

Pas de souci. Merci quand même.

Pas de souci.

Kate le relut trois fois.

Puis elle enfila des chaussures, pas celles du travail, mais de vieilles baskets, et marcha lentement jusqu'au Rhin.

Ses pieds lui faisaient mal.

Bien sûr.

La douleur ne disparaît pas parce qu'on a dit non une fois. Mais ce matin-là, elle marchait avec elle, non contre elle. C'était une différence.

Sur la berge, des gens buvaient du café, des enfants lançaient des cailloux dans l'eau, un homme parlait trop fort au téléphone. Le Rhin continuait de couler, indifférent aux plannings, aux mères, aux casseroles sales et au manque de personnel.

Kate s'assit sur un banc.

Pour la première fois depuis longtemps, elle n'avait rien apporté à personne.

Pas d'eau.

Pas de nourriture.

Pas de piles.

Pas de patience.

Elle était simplement assise là.

Une femme sur un banc.

Pas infirmière.

Pas fille.

Pas remplaçante d'un service trop court.

Pas la gentille.

Seulement Kate.

Un pigeon se posa près d'elle et la regarda comme s'il attendait quelque chose.

« Pas aujourd'hui », dit Kate.

Le pigeon resta quand même.

Kate dut rire.

Pas fort. Pas joyeusement au grand sens du terme. Mais vraiment.

Peut-être que c’était cela, l’amour, pensa-t-elle. Pas toujours donner jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien. Peut-être l’amour était-il parfois aussi ce moment où l’on ne tend pas immédiatement la main.

Ce soir-là, Nuheen répondit enfin au message venu d’Europe.

Elle écrivit :

I miss your voice too.

Puis elle attendit.

Trois points apparurent.

Disparurent.

Réapparurent.

Can I call you?

Elle regarda vers la porte. Dans le salon, son père parlait au téléphone avec quelqu’un. Sa mère débarrassait la vaisselle. Dehors, le muezzin appelait, et au-dessus des toits une lumière violette descendait sur la ville, la rendant, pour quelques minutes, plus douce qu’elle ne l’était.

Nuheen écrivit :

Not now.

Puis, après un instant :

But not never.

Elle ne savait pas si c’était une promesse.

Peut-être seulement un petit souffle.

Peut-être quelque chose de dangereux.

Peut-être rien.

Peut-être le début de rien.

Mais elle l’avait écrit elle-même.

Ce soir-là, cela suffisait.

Plus tard, Kate s'assit avec sa mère.

Cette fois, elle n'avait pas apporté de courses. Pas de piles. Pas de flocons d'avoine. Seulement elle-même et un petit gâteau de la boulangerie.

Sa mère regarda le sachet.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Un gâteau. »

« Pourquoi ? »

Kate haussa les épaules.

« Parce qu'on est mardi. »

« Mardi n'est pas une raison. »

« Si », dit Kate. « Aujourd'hui, si. »

Elles coupèrent le gâteau en deux. Sa mère se plaignit qu'il était trop sucré, mais le mangea jusqu'au bout. Kate la laissa parler. Pas parce qu'elle devait. Parce qu'aujourd'hui elle pouvait.

Après un moment, sa mère dit :

« Tu as meilleure mine. »

Kate rit.

« J'étais au bord du Rhin hier. »

« Seule ? »

« Oui. »

Sa mère se tut. Puis elle dit :

« C'est bien. »

Kate leva les yeux.

Ce n'était pas une grande phrase. Pas un merci. Pas une excuse. Pas la transformation tardive d'une mère difficile en femme douce. Mais la phrase tomba juste.

C'est bien.

Kate hocha la tête.

« Oui », dit-elle. « C'était bien. »

À Dhaka, les négociations continuaient. À Bonn, les soins continuaient. Les barbus ne se taisaient pas. Les plannings ne s'allégeaient pas. Les familles ne disparaissaient pas parce qu'une fille avait dit non une fois. La douleur dans les pieds restait. La peur aussi.

Mais en deux endroits, quelque chose n'avait pas continué exactement comme avant.

Une femme n'avait pas accepté un homme simplement parce qu'il convenait.

Une autre n'était pas allée travailler plus tôt simplement parce qu'elle le pouvait.

C'était peu.

Trop peu pour le monde.

Mais peut-être assez pour une fissure.

L'une n'avait pas le droit de vivre son amour librement.

L'autre n'avait plus le droit de continuer à perdre le sien.

Et quelque part, entre Dhaka et Bonn, entre le toit et le fleuve, entre le devoir et le souffle, une petite ouverture demeura.

Pas assez grande pour s'envoler.

Mais assez grande pour voir, pour la première fois, qu'au-dehors il y avait peut-être encore de l'air.

Partie III — Afrique / Amérique du Nord

L’amour qui survit et l’amour solitaire

À Nairobi, la journée commençait avant même que le ciel ait décidé de s’éclaircir.

La rue devant le garage était humide. La poussière y persistait, à peine domptée par la pluie de la nuit. Des caniveaux montaient des odeurs de terre, d’huile, de charbon de bois et quelque chose de sucré provenant des étals où des femmes préparaient du thé. La fatigue flottait dans l’air comme un ingrédient. Kamau se tenait devant un vieux Land Cruiser et écoutait le moteur. Pas seulement avec les oreilles.

Avec le dos. Avec les doigts. Avec cette attention que développent les hommes lorsqu’ils comprennent mieux les machines que les êtres humains — parce que les machines, elles, sonnent faux avec honnêteté.

« Il est en train de mourir », dit le jeune chauffeur.

Kamau inclina la tête.

« Non. »

« Non ? »

« Juste vexé. »

Le chauffeur rit. Kamau, non.

Un moteur ne mourait pas comme ça. Il racontait ce qu’on lui avait fait subir : la mauvaise huile, trop de poussière, pas assez de patience et des conducteurs qui prenaient chaque nid-de-poule pour un test de leur virilité.

À Toronto, Taifa se réveilla avant le réveil. Son corps était déjà en route avant que la journée ne lui réclame quoi que ce soit : téléphone, messages, e-mails, agenda, trois réunions avant midi, une présentation, un appel avec New York. Le soir, un dîner, du networking, l’épuisement, puis les applis. Pas parce qu’elle cherchait quelqu’un, se disait-elle. Elle voulait seulement vérifier si le monde la regardait encore.

Kamau fabriquait, à partir de pièces jetées, des véhicules capables de repartir dans la brousse. Ils n’étaient ni beaux, ni propres, ni dignes d’un catalogue, mais ils étaient solides. Il trouvait ce qui ne fonctionnait pas et le réparait. Sauf en lui-même.

Le propre corps de Kamau commençait, lui aussi, à sonner faux : les genoux le matin, le dos la nuit, les yeux lorsqu’il rentrait tard et que Malik dormait déjà, les mains qui, même dans ses rêves, continuaient à chercher des vis. Mais les hommes comme Kamau n’allaient pas au garage. Ils étaient le garage.

Taifa avait réussi, disaient tous les autres. Du Bangladesh au Canada. Quitter une maison pleine d'attentes, entrer dans un pays plein de possibilités, épouser un Bangladais plus âgé qu'elle : une voie de passage.

« Faux », pensait-elle parfois en silence.

Pas dans les pièces où les biographies devaient avoir l'air impeccables.

Le mariage avait été une porte, puis il y avait eu le divorce, le travail, l'ascension et enfin une vie faite de verre, d'agendas, de mots de passe, de salons d'aéroport, de jus verts, de romans jamais lus et d'oreillers coûteux qui promettaient le sommeil sans jamais l'apporter.

Elle était libre.

Si libre que personne ne viendrait la sauver.

« Tu n'es pas obligé de rester assis ici », dit Kamau.

Malik haussa les épaules.

« Je sais. »

« À la maison, c'est plus calme. »

« Maman dit que tu rentres tard. »

Aucun reproche, seulement un constat. Kamau hocha la tête. Les constats étaient ce qui coupait le plus profondément. Personne n'avait de mauvaise intention, et pourtant cela frappait juste.

Taifa courait sur le tapis roulant comme si elle essayait d'échapper à une version plus lente d'elle-même. Des chiffres défilaient sur l'écran : vitesse, calories, distance, pouls. Les chiffres ne contredisaient jamais. Ils ne disaient pas : Tu n'es pas vraiment là. Tu n'écoutes pas. Tu me mets dans ton agenda comme un rendez-vous chez le dentiste.

Daniel avait dit quelque chose de semblable.

Pas exactement.

Mais assez proche.

« Je n'ai pas l'impression d'être avec toi. »

« Mais je suis là. »

« Tu es disponible. Ce n'est pas la même chose. »

Disponible.

Le mot resta.

Disponible pour les clients, les délais, les entraîneurs, les mentors et les amies qui envoyaient des messages vocaux à 23 h 07. Disponible pour les hommes des applis auxquels elle répondait avec esprit à 00 h 15 alors qu'elle était depuis longtemps épuisée. Et peut-être jamais vraiment présente pour personne, pas même pour elle-même.

Elle augmenta la vitesse.

Son corps obéissait.

Ça, il savait faire.

Amina était fière de Kamau. C'était précisément ce qui rendait les choses difficiles. Si elle ne l'avait pas été, il lui aurait été plus facile de se plaindre : Tu ne penses qu'à toi. Tu n'es jamais là. Toujours le garage.

Mais ce n'était pas vrai.

Kamau pensait rarement à lui-même.

Il pensait au loyer. À Malik. Aux frais de scolarité. Au petit appartement qu'ils avaient acheté après des années. Deux pièces, un balcon, trois pots : basilic, coriandre et une plante que personne ne savait nommer et qui poussait quand même.

Il pensait souvent au jour où il lui avait donné la clé.

« À nous », avait-il dit.

Amina avait pleuré. Pas beaucoup. Mais assez.

Un homme aux mains couvertes d'huile leur avait construit un foyer.

Et désormais, il y vivait surtout seul.

Le soir, elle réchauffait le repas.

Parfois deux fois.

Parfois Malik dormait avant que son père ne rentre. Parfois Kamau arrivait si tard que le repas n'était plus vraiment un repas, seulement une preuve : quelqu'un avait attendu.

« Juste ce mois-ci », disait-il souvent.

Ce mois-ci devint une grande bête.

Elle dévora des années.

Taifa avait plus de deux mille contacts sur LinkedIn et ne savait pas qui elle appellerait si elle avait besoin de pleurer.

C'était cela, la pauvreté moderne : non pas le manque de gens, mais le manque d'endroits où l'on pouvait commencer une phrase sans devoir aussitôt la traduire en force.

Là, la fatigue aurait simplement pu s'appeler fatigue, pas burnout, self-care ou besoin d'optimisation.

Ses amies l'aimaient à leur manière : des mèmes, des adresses de restaurants, des articles sur les styles d'attachement et des podcasts sur les femmes qui réussissent et l'intimité.

Taifa les écoutait en cuisinant.

En réalité, ce n'était pas cuisiner, c'était du meal prep : poulet, légumes, riz, boîtes étiquetées, une semaine durant laquelle, autant que possible, rien ne devait être laissé au hasard.

Dans le podcast, une voix disait qu'il fallait apprendre à devenir plus douce.

Taifa rangea les boîtes dans le réfrigérateur et rit.

Plus douce.

Un mot de luxe.

On pouvait devenir douce quand quelqu'un payait la facture, quand un père disait : repose-toi, quand un pays vous autorisait à ralentir, quand un mariage était un foyer et non un formulaire avec des effets secondaires.

La douceur devait pouvoir atterrir quelque part en sécurité.

Sinon, elle devenait un danger.

Elle referma le réfrigérateur.

À l'intérieur se trouvaient huit petites prisons raisonnables.

Son téléphone vibra.

Un nouveau Like.

Elle le balaya d'un geste et ouvrit tout de même l'application.

Étude de marché, pensa-t-elle.

Possibilités.

La liberté sous forme de vignettes.

Elle fit défiler des visages qui ne demandaient rien et voulaient pourtant quelque chose : des hommes avec des chiens, sur des sommets, tenant des cocktails ; des hommes qui écrivaient « je cherche quelque chose de vrai » et restaient rarement vrais plus de deux semaines.

Elle posa le téléphone sur la table.

L'écran resta allumé, fenêtre ouverte sur des vies disponibles qui n'arrivaient jamais.

À midi, le Land Cruiser démarra. Pas avec élégance, mais avec cette volonté rauque que Kamau aimait.

Le chauffeur sourit.

« Magicien. »

Kamau s'essuya les mains sur un chiffon.

« Non. Les magiciens sont payés avant le tour. »

Le chauffeur rit et dit qu'il apporterait l'argent plus tard.

Plus tard.

Kamau le regarda partir.

Il aurait dû le retenir : pas de voiture sans paiement, être dur, comme les hommes étaient censés l'être lorsqu'ils ne voulaient pas qu'on profite d'eux.

Mais le chauffeur était jeune, l'entreprise payait parfois en retard, Kamau connaissait ça. Un autre garage l'aurait renvoyé.

Il hocha la tête.

Tenir bon n'était pas toujours une vertu.

Parfois, c'était un piège.

Parfois, une responsabilité.

Le soir, Taifa était assise en face d'Arun.

Un homme aux mains calmes et au visage honnête. Indo-Canadien. Finance. De l'humour. Pas trop beau. Pas trop lisse.

Sur les applis, son visage avait semblé honnête.

Étrangement, il l'était aussi en réalité.

Le restaurant avait des lampes basses qui semblaient vouloir imposer l'intimité.

« Tech Strategy ? » demanda-t-il.

« Operations. »

« Intense. »

« Ça l'est. »

« Tu aimes ta vie ? »

Trop simple.

Trop près.

Taifa regarda son verre.

« Je suis douée pour la vivre. »

Arun sourit.

« Ce n'était pas la question. »

Quelque chose en elle se contracta — et s'ouvrit en même temps.

Elle aurait pu flirter. Changer de sujet. Être drôle. Elle savait faire ça.

À la place, elle dit :

« Peut-être. »

Un petit mot.

Assez honnête pour devenir dangereux.

Arun hocha la tête et n'insista pas.

C'était pire.

Ne pas être poussée signifiait qu'un espace s'ouvrait.

Et dans cet espace pouvait apparaître quelque chose qui n'avait pas été prévu.

« J'ai été mariée », dit-elle.

« D'accord. »

« Pas romantique. »

« Je ne m'y attendais pas. »

« Compliqué. »

« La plupart des choses le sont. »

Elle rit brièvement, non parce que c'était drôle, mais parce que ce n'était pas faux.

Plus tard, elle alla aux toilettes.

Miroir.

Lèvres.

Cheveux.

Visage.

Tout était là.

Elle ouvrit l'application.

Juste un instant.

Trois Likes.

Un message d'un homme dont elle avait oublié le prénom. Un autre écrivait : Un verre un de ces jours ?

Taifa fixa l'écran.

Dehors, Arun était assis.

Un homme réel.

Présent.

Qui attendait sans prendre.

Et elle, ici, vérifiait si d'autres portes restaient ouvertes.

Non parce qu'Arun ne lui plaisait pas.

Peut-être parce qu'il lui plaisait.

Peut-être que la possibilité était plus sûre que la proximité.

La possibilité pouvait rester ouverte.

La proximité, elle, demeurait.

Elle verrouilla son téléphone.

Respira.

Puis retourna à table.

« Me revoilà », dit-elle.

Kamau rentra tard.

Malik dormait sur le canapé, un livre d'école posé sur le ventre. Amina se tenait dans la cuisine.

« J'avais dit huit heures. »

« Je sais. »

« Il est presque onze heures. »

« Je sais. »

« Alors ce n'était pas huit heures. »

Kamau retira lentement ses chaussures. Ses pieds lui faisaient mal, mais il n'en dit rien.

Dans son quartier, les hommes avaient peu de mots pour parler des pieds.

Les pieds portaient.

C'était leur travail.

« Il fallait finir la voiture. »

« Il faut toujours finir quelque chose. »

Il ne répondit pas par froideur, mais par épuisement.

Parfois, le soir venu, tous les mots avaient déjà été dépensés.

Amina posa devant lui le repas réchauffé.

Il ne vit pas seulement l'assiette, mais elle : la robe d'intérieur, les cheveux attachés en arrière, les yeux fatigués et lucides.

La colère aurait été plus facile.

La colère, on pouvait la repousser.

Pas la lucidité.

« Merci », dit-il.

Amina s'assit.

« Qu'est-ce que tu veux, au fond ? »

Kamau regarda vers le canapé.

Malik dormait la bouche ouverte.

« Pour lui. »

« Je sais. »

« Pour nous. »

« Je sais. »

« Et ? »

Il posa sa fourchette.

Amina parla doucement.

« L'amour ne se contente pas de rentrer à la maison. »

Il regarda ses mains.

« L'amour est l'endroit où tu restes. »

Ses mains étaient noires d'huile, ses ongles de cette couleur qui ne redevenait jamais tout à fait propre.

Ces mains avaient payé des appartements, sauvé des voitures, gagné de l'argent et porté des choses que d'autres avaient laissées tomber.

Le soir, elles tenaient rarement quelqu'un.

Taifa ne rentra pas chez Arun.

Pas à cause de lui, et peut-être pas non plus à cause d'elle-même, mais à cause de ces espaces entrouverts où la solitude aime se déguiser en intimité.

Elle marcha dans Toronto : le vent entre les façades de verre, les gens dans les bouches de métro, les voitures sur les rues mouillées.

Devenez la meilleure version de vous-même.

Taifa s'arrêta.

La meilleure version d’elle-même était fatiguée.

Elle pensa au Bangladesh.

Sans nostalgie.

La nostalgie était dangereuse lorsque de la douleur s’y mêlait.

Des ventilateurs.

La pluie sur le métal.

Les voix de sa mère en bas.

La cocotte-minute dans la cuisine.

Des après-midi qui ne produisaient rien.

La lumière sur le carrelage.

Là-bas, elle n’avait pas pu respirer.

Ici, elle devait respirer sans arrêt.

Là-bas, la liberté avait été un lieu.

Ici, la liberté était devenue une tâche.

Personne ne lui disait quand elle devait se marier.

Personne ne demandait pourquoi elle était encore réveillée.

Personne n’attendait.

Le téléphone vibra.

Elle ne le prit pas.

Une petite victoire, elle le savait.

Ce n’était pas Arun, mais l’application : un match, un symbole rouge.

Elle rit et, au même instant, eut envie de pleurer.

Bien, pensa-t-elle.

Bien.

Puis, plus doucement :

Si tout va bien, pourquoi est-ce que je continue à regarder ?

Le dimanche matin, Kamau resta dix minutes au lit.

Dix minutes sans but.

Une petite résistance silencieuse.

Son corps voulait se lever.

Sa tête calculait déjà.

Frais de scolarité.

Crédit.

Client.

Pneus.

Huile.

Le chauffeur qui n'avait pas payé.

Puis il entendit Malik rire.

Pas fort.

Juste un instant.

Kamau alla dans la cuisine.

Malik était assis à la table et faisait rouler une petite Jeep en plastique sur le plateau.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Un safari. »

« Le nôtre ? »

« Oui. Libre. »

Le mot resta brûlant dans la gorge de Kamau.

Libre.

Il voulut dire : Bientôt. Juste encore ce mois-ci. Quand ce sera plus stable.

À la place, il dit :

« Aujourd'hui. »

Malik leva les yeux.

« Aujourd'hui ? »

« Pas loin. Une heure. »

Amina se retourna.

« Une heure ? »

Kamau hocha la tête.

« Deux. »

Elle le regarda comme si elle cherchait à savoir si l'homme devant elle était vraiment là ou s'il n'était plus qu'une copie fatiguée.

« Le garage ? »

« Il restera là. »

Un petit mot.

Assez lourd pour déplacer quelque chose.

À Toronto, Taifa annula une réunion.

Pas une réunion importante.

C'était précisément pour cela que c'était difficile.

Elle écrivit :

Je dois déplacer cette réunion. Je ne suis pas disponible.

Pas disponible.

Pour la première fois, cela ne sonna pas comme un défaut, mais plutôt comme une porte.

Elle n'alla pas à la salle de sport.

Cela aussi était perturbant.

Elle rentra chez elle.

Sac sur la chaise.

Cuisine.

Le réfrigérateur ronronnait.

La ville derrière la fenêtre.

Sur la table se trouvaient une banane, des papiers et un livre ouvert à la même page depuis des semaines.

Le téléphone vibra.

Arun :

J'ai aimé hier soir. Sans pression.

Elle le lut deux fois et répondit :

Café. Doucement.

Puis elle posa le téléphone, pas très loin, seulement hors de portée.

Elle mit de l'eau à chauffer.

Pas de matcha.

Pas de detox.

Aucune utilité.

Juste du thé.

Pendant dix minutes, elle ne fit rien.

Le corps de Kamau, lui aussi, ne sut d'abord pas quoi faire d'un après-midi libre.

Amina, Malik et lui ne partirent pas dans la brousse, seulement à la périphérie de la ville.

Nairobi restait Nairobi : béton, tôle ondulée, poussière, verdure, possibilité.

La Jeep n'était pas belle, mais elle roulait.

Malik était assis à l'arrière et transforma le trajet en expédition.

« Lion à gauche ! »

« C'est une chèvre. »

« Une dangereuse. »

Kamau rit.

Un rire rauque.

Longtemps inutilisé.

Ils achetèrent du maïs grillé au bord de la route.

Malik mangeait trop vite.

Amina dit :

« Doucement. »

Kamau dit :

« Laisse-le. »

Amina le regarda.

« Toi aussi, tu manges trop vite. »

Il hocha la tête.

« Alors nous mangeons tous mal. »

Malik éclata de rire.

Le garage attendait, tout comme les factures, l'école et les clients.

La responsabilité ne prenait pas de vacances simplement parce qu'un dimanche avait, pour quelques heures, une autre odeur.

Mais Malik s'appuya contre Kamau avec naturel, comme si le corps de son père était encore un lieu que l'on pouvait atteindre.

Kamau posa une main sur sa tête.

Amina le vit et ne dit rien.

Il y a des choses qu'on dérange en les nommant.

Taifa revit Arun.

Pas immédiatement.

Pas selon des règles.

Pas par faim.

Un petit café, en fin d'après-midi.

Arun arriva avec huit minutes de retard.

Autrefois, Taifa en aurait aussitôt tiré des conclusions sur son caractère, sa fiabilité et son « manque d'effort ».

Ce jour-là, il entra, le manteau ouvert, de la neige sur les épaules.

« Désolé. Le métro. »

« Toronto », dit-elle.

Il rit.

Ils burent un café.

Rien de spectaculaire ne se produisit.

Aucune révélation.

Aucune phrase qui couperait une vie en deux.

Mais à un moment, il demanda :

« Fatiguée ? »

Automatiquement, elle voulut répondre : Ça va.

La phrase était prête.

À la place, elle dit :

« Oui. »

Seulement ce oui.

Arun hocha la tête, ni compatissant ni thérapeutique, comme s'il n'avait aucun rôle à jouer.

Simplement normal.

Pendant un instant, Taifa comprit que la fatigue n'avait pas besoin de devenir immédiatement un plan.

Elle regarda par la fenêtre : des passants, un enfant avec un bonnet rouge, une femme portant des sacs de courses, de la neige au bord du trottoir.

« Je ne sais pas comment arrêter d'être utile », dit-elle.

Arun ne répondit pas tout de suite.

C'était bien.

Puis il dit :

« Peut-être qu'il ne faut pas arrêter. Peut-être qu'il faut juste ne pas disparaître. »

Elle ne rit pas.

La phrase était trop proche.

Et elle resta.

Nairobi continua.

Kamau ne devint pas soudain philosophe, et les moteurs ne rendirent pas le monde plus doux simplement parce qu'un homme était fatigué.

Mais cette semaine-là, il ne laissa pas Malik attendre après l'école sans rien faire au garage.

Il lui montra une pièce.

« Tu vois ? L'air. Si l'air ne passe pas, le moteur meurt. »

« Comme les gens ? »

Kamau le regarda.

« Parfois. »

Malik hocha gravement la tête.

« Alors il faut faire de l'air. »

Kamau sourit.

« Oui. Il faut faire de l'air. »

Amina se tenait dans l'embrasure de la porte et faisait semblant de chercher quelque chose.

Peut-être cherchait-elle réellement quelque chose.

Peut-être voulait-elle seulement regarder un père et son fils parler d'air.

La plante sans nom continuait de pousser sur le balcon.

À Toronto, Taifa ne supprima pas les applis.

Cela aurait été trop simple.

Trop propre.

Trop podcast.

Elle les laissa sur son téléphone, mais ne les ouvrit plus chaque fois que l'envie lui en prenait.

L'espace était mince, mais il s'élargissait peu à peu.

Fermer des portes ne signifiait pas toujours perdre quelque chose.

Parfois, cela créait de la place.

Elle continua à travailler, à aller à la salle de sport, à répondre aux messages, à bien faire son travail, à acheter des mangues dans une petite boutique de Bloor Street et à écouter parfois de la musique du Bangladesh, parfois rien du tout.

Sa famille resta compliquée.

Pas guérie.

Mais vivable.

Sa mère, son père, l'argent, la culpabilité, l'amour.

Le soir, Taifa se tenait devant la fenêtre.

Toronto était immense, lumineuse, indifférente.

Dans la vitre, elle voyait son reflet : ni plus légère ni meilleure, mais un peu moins disparue.

Kamau resta un homme qui réparait les choses.

Taifa resta une femme qui maîtrisait beaucoup de choses.

Il apprit que l'amour ne pouvait pas seulement payer, porter et rentrer tard à la maison.

Elle apprit que la liberté ne consistait pas à garder toutes les portes ouvertes jusqu'à ce qu'aucune pièce ne soit plus habitable.

Nairobi et Toronto : l'huile et le verre, la responsabilité et le choix, la force et la disponibilité.

Deux êtres qui ne se rencontrèrent jamais et qui pourtant touchaient à la même question :

Comment rester auprès des autres sans s'abandonner soi-même ?

Pas de solution.

Mais un peu plus d’air.

Partie IV — Amérique du Sud / Europe

L’amour qui reste

Le matin, Buenos Aires sentait la pluie, la vieille pierre, le café et l’essence. Pas fortement. Juste assez pour que la ville soit déjà là avant qu’on soit tout à fait réveillé.

À San Telmo, Elena ouvrit les yeux avant que le réveil ne sonne. Cela faisait des années qu’elle se réveillait ainsi. Autrefois, il y avait eu son souffle à côté d’elle, ce bruit léger, irrégulier, qui parfois l’agaçait et qu’elle regretterait plus tard au point que même le silence de la chambre deviendrait trop bruyant.

À présent, l’autre côté du lit était lisse.

Trop lisse.

Comme si personne n’y avait jamais dormi.

Elena resta un moment allongée, les yeux posés sur l’étroite bande de lumière qui passait à travers les persiennes. De la poussière y dansait.

Autrefois, Roberto aurait dit que la poussière n’était rien d’autre qu’un souvenir incapable de décider s’il voulait tomber ou briller.

Il disait ce genre de choses.

Pas souvent.

Parfois seulement, le matin, quand le café n’était pas encore prêt et que le monde n’avait pas encore eu le temps de se défendre.

Elena se leva. Ses genoux lui faisaient mal. Rien de dramatique. Simplement honnête.

Elle enfila sa robe de chambre, glissa les pieds dans ses pantoufles et alla à la cuisine.

Tout y était à sa place : la petite cafetière italienne, la boîte de café, deux tasses, deux soucoupes, deux cuillères.

Elle versa l’eau, referma la cafetière et la posa sur le feu. Puis elle prit les tasses : une blanche avec une fêlure sur le bord, une bleue ornée d’un liseré doré presque effacé.

La sienne et la sienne.

Elle les posa toutes les deux sur la table, délibérément.

Elle n’avait pas oublié qu’il était mort.

Chaque matin, elle le savait à nouveau.

Roberto était mort depuis onze mois.

Le cœur.

Rapide, avait dit le médecin, comme si la rapidité pouvait être une consolation.

Une mort propre.

Pas de longue souffrance. Pas de mois à l'hôpital. Pas de tuyaux. Pas d'humiliation du corps.

Tout le monde répétait cela.

Comme si une perte soudaine était plus légère simplement parce qu'elle n'avait pas eu le temps de s'annoncer.

Elena ne savait pas si c'était vrai.

Elle savait seulement que Roberto, le mardi matin, s'était encore plaint que le café était trop fort.

Et que le mardi soir, sa chaise était vide.

Depuis, elle posait la tasse bleue sur la table.

Tous les matins.

Elle ne s'asseyait plus à côté d'un corps.

Mais elle mettait la tasse.

De l'autre côté de la table.

Comme toujours.

À Málaga, Antonio se réveilla au cri des mouettes.

Pas à cause du soleil.

Pas à cause de la mer.

À cause de ces oiseaux rauques et mal élevés qui hurlaient au-dessus du port comme si toute la ville leur appartenait et que la dignité humaine n'était qu'une erreur provisoire d'urbanisme.

Antonio resta au lit à les écouter.

Autrefois, Violetta détestait les mouettes.

« On dirait des enfants ivres », disait-elle.

« Les enfants ivres chantent mieux », répondait Antonio.

Alors elle riait.

Pas fort.

Violetta ne riait jamais comme si elle voulait s'emparer d'une pièce.

Elle riait comme si, en elle, une fenêtre s'ouvrait un instant.

À présent, cette fenêtre était fermée.

Pas complètement.

Mais suffisamment pour qu'Antonio ne sache parfois plus s'il y avait encore quelqu'un derrière.

Il vivait dans un petit appartement près du port.

L'immeuble était ancien, avec de hautes fenêtres, une cage d'escalier en pierre froide et une porte d'entrée qui, chaque fois qu'elle se refermait, semblait déçue par le présent.

Dans le salon se trouvait le piano.

Pas grand.

Pas précieux.

Un peu faux à deux endroits, récalcitrant dans le registre grave, mais c'était le leur.

« L'âme-meuble de notre couple », avait dit un jour Violetta.

Antonio s'était moqué d'elle.

Puis il n'avait plus jamais oublié cette phrase.

Depuis quatre ans, Violetta vivait dans une maison de soins à la périphérie de la ville.

Démence.

D'abord de petites choses.

Des noms.

Des clés.

Des rendez-vous.

Puis des choses plus grandes.

Des chemins.

Des visages.

Leur propre appartement.

Un jour, elle s'était tenue dans le couloir et avait demandé à Antonio quand son mari rentrerait.

Il avait ri d'abord, pensant qu'elle plaisantait.

Puis il avait vu qu'elle attendait.

Pas lui.

Un autre Antonio.

Un plus jeune, peut-être.

Celui du temps où ses cheveux étaient encore noirs et où la voix de Violetta traversait les bars de Málaga comme quelque chose qui rendait même les ivrognes convenables pendant un instant.

Antonio avait soigné Violetta pendant des années.

Il lui apportait à manger.

La lavait.

Lui parlait, même lorsqu'elle ne répondait pas.

Tenait sa main, même lorsque ses doigts agités palpaient les siens comme s'ils cherchaient un objet plutôt qu'un être humain.

Il avait appris à ne pas prendre chaque oubli personnellement.

Pas toujours.

Parfois, il le prenait tout de même personnellement.

Alors, le soir, il s'asseyait au piano et haïssait la maladie avec une netteté presque religieuse.

Jamais Violetta.

Seulement ce vol lent.

Ce quelque chose de voleur qui pouvait habiter un être humain et le vider de l'intérieur, morceau après morceau, tandis que son corps restait encore assis à table.

Elena versa le café.

Il s’écoula sombre et brûlant de la cafetière, accompagné de ce petit sifflement qui, pour elle, était davantage le matin que la lumière elle-même.

Une tasse.

Puis l’autre.

Elle ne remplissait jamais tout à fait celle de Roberto.

Autrefois, il lui reprochait toujours de trop lui en servir.

« Je ne suis pas un camion », disait-il.

« Tu bois pourtant comme un camion. »

« Un camion cultivé. »

Ces conversations revenaient sans frapper.

Pas comme de grands souvenirs.

Plutôt comme des éclats.

Une voix dans la cuisine.

Une main sur la radio.

Une chemise sur le dossier d’une chaise.

Sa mauvaise humeur lorsque Boca perdait.

Sa manière de ramasser les miettes de pain du bout du doigt, comme si chaque miette avait encore une petite obligation à remplir.

Elena s’assit.

En face d’elle, la chaise resta vide.

Elle but lentement son café.

Celui de la deuxième tasse fumait encore.

Pendant quelques instants, on aurait presque dit qu’il attendait quelqu’un.

Puis la vapeur se fit plus mince.

Puis elle disparut.

Elena ne regardait pas constamment.

Elle ne se forçait pas à faire son deuil.

Cela lui aurait paru vulgaire.

Le deuil n'était pas un théâtre, pensait-elle.

Pas un talent public.

Pas une robe noire que l'on portait pour les autres.

Le deuil était une répétition.

Une tasse.

Une cuillère.

Une chaise.

Un bruit trompeur dans le couloir.

Un moment où l'on se tournait pour dire quelque chose — et où la phrase mourait avant d'être née.

Parfois, elle se demandait :

Suis-je encore ici parce que je vis ?

Ou parce que j'attends ?

Elle ne trouvait pas de réponse définitive.

Et c'était peut-être la seule réponse honnête.

Antonio s'habilla lentement.

La chemise était repassée.

Pas parfaitement.

Mais suffisamment.

Violetta avait toujours dit que les hommes imaginaient qu'un col de chemise relevait de la morale.

« C'est le cas », répondait Antonio.

« Alors tu es souvent immoral. »

Il sourit en y repensant.

Puis, durant une seconde, il détesta le fait de sourire.

Il y avait des jours où la joie ressemblait à une trahison.

Non parce que Violetta était morte.

Cela aurait été plus simple.

Elle était encore là.

C'était cela, le plus difficile.

Elle vivait dans une chambre aux rideaux clairs, avec un téléviseur qu'elle ne comprenait plus et une photographie posée sur la table de nuit où ils étaient tous les deux jeunes.

Violetta en robe rouge.

Antonio beaucoup trop sérieux.

Au dos, on pouvait lire :

Feria, 1973.

Violetta ne reconnaissait plus la photo.

Parfois, elle disait :

« Belle femme. »

Alors Antonio répondait :

« Oui. »

Pas :

C'est toi.

Pas toujours.

Certaines vérités devenaient trop lourdes lorsqu'il fallait les expliquer à nouveau chaque jour.

Il entra dans le salon.

Le piano baignait dans la lumière du matin.

Sur le couvercle était posé le petit instrument qu'il emportait à la maison de soins.

Un mélodica.

Blanc, bon marché, légèrement ridicule.

Autrefois, jamais il n'aurait joué de cela.

Autrefois, il avait eu de l'orgueil, du goût, des idées sur la dignité.

Puis l'amour lui avait ôté beaucoup de choses qu'il avait prises pour sa personnalité.

Il s'assit au piano.

Ses mains restèrent un instant posées sur les touches.

Elles étaient devenues vieilles.

Les veines plus visibles, la peau plus fine, les doigts moins rapides.

Mais elles connaissaient encore le chemin.

Il commença la mélodie.

Une petite chanson seulement.

Pas un morceau de concert.

Pas de grand art.

Une mélodie simple de leur jeunesse, moitié boléro, moitié souvenir, avec un refrain que Violetta attaquait toujours un peu trop bas parce qu'elle estimait que les femmes n'avaient pas à prouver sans cesse jusqu'où elles pouvaient monter.

Antonio jouait lentement.

Les premières mesures remplirent la pièce.

Pas fort.

Juste assez pour que l'appartement se souvienne de ceux qu'ils avaient été.

Elena avait une fille.

Lucía.

Elle n'habitait pas loin, mais suffisamment loin pour téléphoner avant de venir.

Elle avait deux enfants, un mari, un emploi dans une compagnie d'assurances et cette forme moderne d'épuisement qui avait toujours l'air occupé, même lorsqu'elle était assise.

Lucía venait le jeudi.

Elle apportait des oranges, des médicaments et un nouveau paquet de produit vaisselle parce qu'elle estimait qu'Elena achetait toujours le mauvais.

« Mama, celui-ci est meilleur. »

« L'autre lave aussi. »

« Oui, mais celui-ci est plus doux. »

« Pour qui ? Pour l'assiette ? »

Lucía soupira.

Elena n'aimait pas ce soupir.

C'était le soupir des enfants qui, un jour, commencent à croire que leurs parents sont devenus des meubles déraisonnables.

Elles entrèrent dans la cuisine.

Lucía aperçut la tasse bleue sur la table.

Elle ne dit rien tout de suite.

C'était sa nouvelle tactique.

D'abord ne rien dire.

Puis dire tout de même.

« Mama. »

Elena sortit les oranges du sac.

« Quoi ? »

« Tu l'as encore mise. »

« Oui. »

« Tous les jours ? »

« Oui. »

« Même quand il n'y a personne ? »

Elena la regarda.

« Toi, tu es là. »

« Tu sais ce que je veux dire. »

Bien sûr qu'Elena le savait.

Tout le monde savait toujours ce qu'il voulait dire lorsqu'il parlait du deuil.

Le deuil, lui, le savait rarement.

Lucía s'assit.

« Mama, à un moment, il faudra lâcher prise. »

Le voilà.

Le mot.

Lâcher prise.

Comme si l'amour était un objet que l'on avait oublié de poser.

Comme si le mort était une lourde valise qu'on devrait enfin abandonner au milieu d'une gare pour que les autres puissent à nouveau marcher plus vite.

Elena plaça les oranges dans une coupe.

« Il est mort », dit Lucía plus doucement.

« Je sais. »

« Tu rends les choses plus difficiles pour toi-même. »

Elena passa le pouce sur le bord de la tasse bleue.

Un mince cercle brun de café y était resté.

« Ce n'est pas de la folie », dit-elle.

« Je n'ai pas dit ça. »

« Mais tu l'as pensé. »

Lucía se tut.

Elena regarda la tasse.

« C'est de la fidélité. »

Le mot se tint dans la cuisine, petit, ni héroïque ni sentimental.

Plutôt comme une vieille clé.

Lucía ouvrit la bouche, mais aucune phrase n'en sortit.

Peut-être parce que le mot n'était pas moderne.

Fidélité évoquait l'église, les vieux vœux de mariage, les femmes qui avaient trop supporté sans rien dire.

Dans la bouche d'Elena, il sonnait autrement.

Ni soumis.

Ni prisonnier.

Presque libre.

Antonio allait à la maison de soins tous les deux jours.

Parfois tous les jours.

Sa fille Isabel trouvait que c'était trop.

« Papá, tu es fatigué. »

« Tous les vieux hommes sont fatigués. »

« Pas comme ça. »

« Comment alors ? »

« Comme si, chaque fois que tu y allais, tu laissais un morceau de toi là-bas. »

Antonio n'avait pas de bonne réponse.

Peut-être parce que c'était vrai.

La maison de soins sentait la soupe, le désinfectant, le linge propre et cette patience silencieuse que l'on confondait parfois avec l'amour et qui, parfois, était réellement de l'amour.

Dans la salle commune, des gens étaient assis dans des fauteuils.

Certains dormaient.

D'autres étaient éveillés d'une manière qui n'était pas tout à fait de la présence.

Un téléviseur jouait trop fort.

Une infirmière riait au bout du couloir.

Un vieil homme demandait sans cesse quand le bus allait arriver.

« Quel bus ? » demanda quelqu'un.

« Le bon », répondit l'homme.

Antonio l'aimait bien.

Violetta était assise près de la fenêtre.

Ses cheveux étaient devenus blancs, mais ils restaient beaux.

Différemment.

Plus silencieux.

Sans cette vague sombre avec laquelle elle entrait autrefois dans les nuits comme si les pièces n'étaient que des prétextes à son apparition.

Antonio s'assit près d'elle.

« Hola, Violetta. »

Elle le regarda avec politesse.

Sans joie.

Sans peur.

Sans reconnaissance.

« Hola. »

C'était tout.

Antonio posa le mélodica sur ses genoux.

Autrefois, il lui racontait ce qui se passait dehors.

Le temps.

Le port.

Le voisin du deuxième étage qui se disputait à nouveau avec la femme du rez-de-chaussée.

Le prix des tomates.

Leur fille.

Les petits-enfants.

Le monde.

Puis il avait compris que les mots devenaient trop nombreux.

Pas toujours.

Mais souvent.

La musique était plus légère.

Elle exigeait moins d'elle.

Il joua les premières mesures.

Violetta continua d'abord de regarder par la fenêtre, puis ferma lentement les yeux.

Aucune porte ne s'ouvrit.

Quelque chose se souvint seulement d'avoir été, autrefois, une porte.

Antonio continua de jouer.

Les doigts de Violetta bougèrent sur l'accoudoir.

À peine.

Un rythme minuscule.

Un reste d'autrefois, pensa-t-il.

Et il rejeta aussitôt le mot.

Reste était trop pauvre.

C'était peu.

Mais c'était là.

Le soir, Elena débarrassa la tasse bleue.

Le café était froid.

Une fine pellicule s'était formée à la surface.

Autrefois, Roberto aurait trouvé cela abominable.

« Le café froid est une trahison », disait-il.

« Envers qui ? »

« Envers tout. »

Elena prit la tasse et versa le café dans l'évier, sans cérémonie.

Puis elle la lava.

À la main.

Même si Lucía voulait lui acheter un nouveau lave-vaisselle.

« Mama, plus personne ne lave tout à la main. »

« Moi, si. »

« Ce n'est pas efficace. »

« Tant mieux. »

Elena n'aimait pas le mot *efficace*.

On aurait dit que quelqu'un avait transformé la vie en usine et en était fier.

Elle essuya la tasse et la rangea dans le placard, à côté de la sienne.

Elle ne rendait pas délibérément sa vie plus difficile.

Elle ne la rendait pas facile non plus.

C'était cette différence que Lucía ne comprenait pas.

Pas encore, peut-être.

Peut-être fallait-il avoir été assis quarante ans à côté de quelqu'un pour comprendre que la mort ne se contentait pas de fermer une porte.

Parfois, elle laissait la table.

Les chaises.

Les habitudes.

La moitié d'une phrase.

L'amour ne se décidait pas rationnellement.

Il était une pratique, plus encore qu'un sentiment ou un souvenir :

remplir d'eau,

faire le café,

poser deux tasses,

vider à nouveau l'une d'elles.

Et recommencer le lendemain matin.

Antonio, le soir, jouait lui aussi.

Presque toujours la même chanson.

L'appartement était sombre à l'exception de la lampe près du piano.

Dehors, un scooter passa dans un grondement.

Quelqu'un cria dans la rue.

Un verre tinta chez les voisins.

Málaga continuait de vivre.

Parfois, c'était consolant.

Parfois, insolent.

Il s'assit.

Lorsqu'il était seul, il jouait la mélodie autrement.

Pas avec davantage de prudence.

Avec davantage de tristesse.

À la maison de soins, il la gardait assez légère pour que Violetta puisse s'y déplacer.

Chez lui, il jouait ce qu'il ne disait pas :

sa colère,

sa fatigue,

sa jalousie envers les veufs dont la perte, au moins, portait un nom clair,

et la honte de cette jalousie.

Il regrettait une femme qui était encore en vie et qui le regardait comme un aimable étranger.

Et pourtant, il continuait d'y retourner.

Non parce que l'espoir le récompensait.

Non parce que Violetta reviendrait un jour, comme dans un mauvais film.

Antonio n'attendait plus qu'elle le reconnaisse.

Il avait cessé d'attendre.

Pas de rester.

C'était différent.

Lucía revint le dimanche, cette fois avec sa fille de sept ans, Emilia, impatiente, curieuse et pleine de questions qui n'avaient pas honte d'exister.

Emilia courut dans la cuisine, vit les deux tasses et demanda :

« Abuelo va venir ? »

Lucía se figea.

Pas Elena.

Elle posa le pain sur la table.

« Non, mi amor. »

« Alors pourquoi sa tasse est là ? »

Lucía regarda Elena avec ce regard qui disait :

S'il te plaît, non.

Elena s'assit.

« Parce que je l'aime encore. »

Emilia réfléchit.

Les enfants réfléchissaient parfois plus honnêtement que les adultes, parce qu'ils ne cherchaient pas immédiatement à réparer ce qu'ils ne comprenaient pas.

« Il boit son café au ciel ? »

Lucía ferma brièvement les yeux.

Elena sourit.

« Je ne sais pas. »

« Alors il va refroidir. »

« Oui. »

« C'est grave ? »

Elena regarda la tasse bleue.

« Non. »

Emilia grimpa sur sa chaise.

« Je peux boire dans sa tasse aujourd'hui ? »

La cuisine devint silencieuse.

Lucía allait dire quelque chose.

Elena leva la main.

Pas sévèrement.

Simplement :

Attends.

Elle regarda la tasse bleue.

Puis Emilia.

« Pas aujourd'hui », dit-elle doucement.

« Peut-être un jour. »

Emilia hocha la tête comme si c'était parfaitement raisonnable.

« D'accord. »

Puis elle mordit dans son pain.

Pour la première fois, Lucía ne regarda pas sa mère seulement avec inquiétude, mais avec une forme prudente de respect.

Peut-être comprenait-elle que la tasse n'était pas simplement une manière de s'accrocher.

C’était aussi une frontière.

Un petit endroit où Elena avait encore le droit de décider elle-même quelle part du mort pouvait rester à table.

Un après-midi, Isabel accompagna Antonio à la maison de soins.

Elle avait longtemps évité de venir.

Pas par froideur.

Par peur.

Il était difficile de regarder sa mère lorsque celle-ci ne vous regardait plus comme sa fille.

Difficile de chercher son origine dans un visage qui restait poli.

Difficile de parler avec une femme qui vous avait donné la vie et qui vous demandait maintenant si vous travailliez ici.

Violetta était de nouveau assise près de la fenêtre.

Isabel s’arrêta dans l’embrasure de la porte.

« Elle a l’air plus petite », murmura-t-elle.

« Les gens rapetissent quand le monde devient trop grand », répondit Antonio.

« Papá. »

« Quoi ? »

« Pas ce genre de phrases aujourd’hui. »

Il acquiesça.

Ils s’assirent.

« Mama », dit Isabel.

Violetta la regarda.

« Hola. »

Isabel sourit.

Son sourire se brisa presque aussitôt.

« C’est moi. »

Antonio posa la main sur son bras.

Pas pour l'avertir.

Pour la tenir.

Violetta se remit à regarder par la fenêtre.

Isabel inspira.

« Elle ne me reconnaît pas. »

« Pas aujourd'hui. »

« Et demain ? »

Antonio se tut.

C'était sa réponse la plus honnête.

Après un moment, il prit le mélodica.

« Pas maintenant », dit Isabel.

« Pourquoi ? »

« Je ne peux pas. »

« Alors tu n'es pas obligée. »

« Mais toi, tu vas encore jouer. »

« Oui. »

« Pourquoi ? »

Antonio regarda Violetta.

« Parce qu'elle est parfois là quand la musique est là. »

« Mais pas vraiment. »

Il regarda sa fille.

« Qu'est-ce que ça veut dire, vraiment ? »

Isabel ne répondit pas.

Antonio joua.

Les premiers sons étaient minces dans la pièce claire.

Presque ridicules.

Une petite mélodie contre une grande maladie.

Un souffle contre une disparition lente.

Violetta ne bougea pas d'abord.

Isabel détourna le regard.

Puis, presque imperceptiblement, Violetta leva les doigts.

Pas beaucoup.

Juste le rythme.

Un.

Deux.

Trois.

Un minuscule accompagnement.

Isabel le vit.

Son visage ne changea pas tout de suite.

Mais quelque chose en elle cessa de résister.

Antonio continua de jouer.

Violetta ferma les yeux.

Durant un instant, rien de merveilleux ne se produisit.

Mais la musique trouva une fissure.

Petite.

Et pourtant assez large pour quelque chose qui n'avait pas encore disparu.

Le lendemain matin, Elena posa de nouveau deux tasses.

Lucía n'avait plus rien dit.

Ce n'était pas encore une approbation.

Mais peut-être une sorte de paix.

Empruntée, peut-être.

Elena versa le café.

Sa main trembla légèrement.

À cause de l'âge ou du souvenir.

Parfois, le corps lui-même ne savait pas exactement.

Elle s'assit.

La chaise en face resta vide.

« Tu dirais que j'exagère », dit-elle.

Bien sûr, personne ne répondit.

« Tu dirais : Elena, je suis mort, pas assoiffé. »

Elle sourit.

Puis les larmes vinrent.

Pas beaucoup.

Pas ces larmes qui vous prennent d'assaut et rendent soudain le corps enfantin.

Deux seulement.

Peut-être trois.

Elle les laissa couler.

Autrefois, Roberto aurait posé sa main sur la table.

Pas immédiatement.

Il n'avait jamais été très rapide pour consoler.

C'était un homme qui trouvait d'abord le bon emplacement pour sa cuillère avant d'entrer dans le cœur.

Mais ensuite, il aurait pris sa main.

À présent, sa main reposait seule sur la table.

Elle ne la retira pas.

C’était important.

Elle la laissa là.

Près de la tasse bleue.

Comme si la proximité pouvait garder une forme même sans contact.

Ce jour-là, Antonio n’alla pas à la maison de soins.

Il resta chez lui.

Pas par défi.

Pas parce qu’il était malade.

Simplement parce qu’Isabel lui avait dit la veille :

« Papá, peut-être que toi aussi, tu as le droit de ne pas y aller une fois. »

Il avait d’abord balayé la phrase d’un geste.

Puis il était resté éveillé une partie de la nuit à y penser.

Tu as le droit.

Pas :

Tu dois.

Tu as le droit.

Le matin, il joua la mélodie au piano.

Puis il la joua une seconde fois.

Puis il arrêta.

Il alla au port.

Lentement.

L’air sentait le sel, le diesel et le poisson frit.

Un enfant courait derrière un ballon.

Deux hommes se disputaient à propos de football.

Une femme portait des fleurs comme si les fleurs étaient une affaire sérieuse.

Antonio s’assit sur un banc.

Sans instrument.

Les mains posées sur les genoux.

Cela lui semblait faux.

Vide.

Presque infidèle.

Puis il entendit de la musique quelque part.

Pas leur mélodie.

Quelque chose venant d’une radio.

Bon marché et joyeux.

Une chanson que Violetta aurait détestée.

Ou peut-être aimée.

Avec elle, on ne savait jamais.

Antonio ferma les yeux.

Il n’imagina pas Violetta assise près de lui.

Il le faisait rarement désormais.

Il imagina seulement qu’il existait encore quelque part en elle une pièce où la musique ignorait que les noms pouvaient se perdre.

Pour ce matin-là, cela suffisait.

L’après-midi, Elena alla au cimetière.

Pas tous les jours.

Elle trouvait exagéré d’aller au cimetière quotidiennement.

Roberto n’était pas là-bas, disait-elle.

Pas vraiment.

Ce qui s’y trouvait, c’était son corps.

Et son corps n’était plus l’homme qui se plaignait que le café était trop fort.

Mais parfois, elle y allait.

Parce que cet endroit avait une adresse.

Le deuil aimait les adresses.

On pouvait s’y rendre.

Changer les fleurs.

Essuyer la poussière sur une pierre.

Faire brièvement semblant que la perte pouvait s’administrer.

Elle n’apportait pas de roses.

Roberto se méfiait des roses.

« Beaucoup trop sûres d’elles », disait-il.

Elle apporta de petites fleurs blanches dont elle ignorait le nom.

Devant la tombe, elle resta silencieuse.

À côté d’elle, une autre femme nettoyait la pierre de son mari avec une application qui donnait l’impression que la propreté pouvait rendre les morts plus conciliants.

Elena posa les fleurs.

« Lucía s’inquiète », dit-elle.

La pierre se tut.

« Elle a raison. Et elle n’a pas raison. »

C’était une chose qu’Elena comprenait mieux en vieillissant :

beaucoup de choses étaient vraies en même temps.

Roberto était mort.

Elle l’aimait.

La tasse était vide.

La tasse n’était pas vide.

Elle devait continuer à vivre.

Elle n’avait rien à prouver.

Elle avait le droit de rester.

Et peut-être qu’un jour, elle aurait aussi le droit de prendre son petit déjeuner autrement.

Peut-être.

Pas encore.

Elle posa la main sur la pierre.

Froide.

Évidemment froide.

« Je ne fais pas ça parce que tu as besoin de café », dit-elle.

« Je le fais parce que je ne sais pas encore où mettre l’amour. »

Puis elle partit.

Antonio rendit visite à Violetta le lendemain.

Lorsqu’il entra dans la chambre, elle dormait.

Il s’assit tout de même.

Le mélodica reposait sur ses genoux.

Il ne joua pas immédiatement.

Sur la table de nuit se trouvait la photo de 1973.

Il la prit.

Ils avaient l’air impossiblement jeunes.

Pas seulement dans leurs visages.

Dans toute leur façon de regarder l’objectif, comme si l’avenir était quelque chose qu’ils auraient bien le temps d’organiser plus tard.

« Enfants arrogants », murmura-t-il.

Violetta continua de dormir.

Il remit la photo à sa place.

Puis commença la mélodie.

Très doucement.

Si doucement que c'était presque davantage du souffle que de la musique.

Violetta n'ouvrit pas les yeux.

Ses doigts ne bougèrent pas.

Rien.

Antonio continua.

Pas longtemps.

Seulement jusqu'à la fin.

Puis il posa l'instrument.

Il y avait des jours où rien ne revenait.

Cela aussi, l'amour devait l'apprendre :

ne pas exiger un signe chaque jour,

ne pas transformer chaque mouvement en preuve,

ne pas imposer à un être malade la tâche de confirmer le sens de notre propre fidélité.

Antonio prit sa main.

Elle était chaude.

Inactive.

Sans réponse.

Mais chaude.

« Aujourd'hui, tu es fatiguée », dit-il.

Peut-être parlait-il d'elle.

Peut-être de lui.

Peut-être des deux.

Au printemps, Buenos Aires commença à luire autrement.

Moins épuisée.

Les platanes projetaient de nouvelles ombres sur les rues, et dans les cafés les gens recommençaient à rester plus longtemps en terrasse, comme s'ils accordaient encore une chance à la vie tant que le café était bon.

Elena continuait de poser deux tasses.

Un matin, elle versa moins de café dans celle de Roberto.

Pas de décision.

Pas de thérapie.

Pas un progrès que quiconque aurait eu le droit de féliciter.

Cela arriva simplement.

Elle ne le remarqua qu'une fois assise.

La tasse bleue n'était qu'à moitié pleine.

Elle la regarda longtemps.

Puis dit :

« Moins aujourd'hui. »

Cela ressemblait à une phrase adressée à lui.

Ou à elle-même.

Ou au matin.

Le café refroidit tout de même.

Simplement plus vite.

C'était tout.

Et pourtant, ce jour-là, Elena resta un peu plus longtemps assise à table après avoir fini sa propre tasse.

Pas en attendant.

Plutôt en écoutant.

Comme si la cuisine avait cessé d'être seulement un endroit où quelqu'un manquait et redevenait une pièce dans laquelle on pouvait respirer.

À Málaga, Isabel avait commencé à accompagner parfois son père.

Pas chaque fois.

Mais parfois.

Elle s'asseyait alors près de Violetta et racontait des choses que sa mère ne comprenait probablement pas.

Son fils.

Une machine à laver en panne.

Un mauvais film.

Un voisin qui traitait son chien comme un avocat.

Antonio écoutait.

Violetta regardait par la fenêtre.

Mais parfois elle souriait.

Pas au bon moment.

Pas à propos.

Mais qui décidait de cela ?

Un jour, tandis qu'Antonio jouait la mélodie, Isabel fredonna une note.

Une seule.

Elle-même en fut surprise.

Antonio ne la regarda pas.

Il continua de jouer.

Au refrain suivant, elle chanta deux notes.

Violetta bougea la tête.

Lentement.

À peine.

Mais Antonio sentit que quelque chose se répartissait autrement dans la pièce.

L’amour ne lui appartenait plus à lui seul.

Cela le rendait plus léger.

Et plus triste.

Les deux à la fois.

Après la visite, père et fille sortirent en silence.

Dans le couloir, Isabel dit :

« J’ai toujours pensé que tu t’accrochais à quelque chose qui n’était plus là. »

Antonio hocha la tête.

« Peut-être que c’est vrai. »

« Mais pas seulement. »

« Non », dit-il.

« Pas seulement. »

Dehors, le ciel était trop clair pour les phrases lourdes.

Père et fille marchèrent lentement vers la voiture.

Isabel prit son bras.

Pas uniquement parce qu’il aurait pu tomber.

Lucía revint un jeudi.

Sans oranges.

Sans produit vaisselle.

Seulement avec du temps.

C’était nouveau.

Elle s’assit avec Elena dans la cuisine.

Entre elles se trouvaient les deux tasses.

La tasse de Roberto était vide.

Elena l'avait posée sur la table ce matin-là, mais elle n'y avait pas versé de café.

Elle ne l'avait pas prévu.

C'était simplement arrivé.

Lucía le vit.

Elle ne dit rien.

Elena le vit aussi.

Elle ne dit rien non plus.

Parfois, les changements étaient trop timides pour être nommés.

Au bout d'un moment, Lucía demanda :

« Papa buvait vraiment du café tous les matins ? »

Elena éclata de rire.

« Non. »

Lucía leva les yeux, surprise.

« Quoi ? »

« Parfois, il faisait seulement semblant. »

« Pourquoi ? »

« Parce que je le préparais pour lui. »

Lucía sourit.

Puis les larmes lui vinrent.

« J'ai toujours cru qu'il aimait le café. »

« Il aimait que je lui en mette une tasse. »

C'était une autre phrase.

Une phrase plus adulte.

Peut-être que Lucía la comprenait maintenant.

Peut-être pas complètement.

Mais elle tendit la main au-dessus de la table et toucha la tasse bleue.

Pas pour s’en emparer.

Pas pour corriger quelque chose.

Juste un instant.

Comme si elle saluait quelque chose qui n’était plus là et qui, pourtant, était encore assis à cette table.

Elena la laissa faire.

C’était nouveau.

Un soir, Antonio joua la mélodie chez lui.

Les fenêtres étaient ouvertes.

Du port montait un vacarme tiède.

Des pas.

Des voix.

Une moto.

Quelque part, une femme éclata de rire si fort qu’Antonio perdit la mesure durant une seconde.

Autrefois, Violetta aurait dit :

« Elle a raison. Il faut rire fort tant qu’on le peut encore. »

Antonio continua de jouer.

Puis il fit quelque chose qu’il n’avait pas fait depuis des années.

Il modifia la mélodie.

À peine.

Une autre transition.

Une petite variation.

Pas grand-chose.

Pas une trahison de la chanson.

Plutôt un souffle à l'intérieur d'elle.

Il s'arrêta.

Attendit.

Comme si quelqu'un allait protester.

Personne ne protesta.

Il rejoua la variation.

Elle allait bien.

Pas parfaitement.

Mais elle était vivante.

Alors Antonio comprit quelque chose sans avoir besoin de le formuler :

la fidélité ne signifiait pas jouer éternellement la même mélodie de la même manière.

Elle signifiait ne pas l'abandonner simplement parce qu'elle changeait.

Il joua jusque tard dans la nuit.

Ni triste.

Ni heureux.

Vrai.

À Buenos Aires, il resta du café.

À Málaga, de la musique.

Ni l'un ni l'autre ne résolvait quoi que ce soit.

Ni l'un ni l'autre ne guérissait personne.

Elena posait une tasse pour un homme qui ne revenait plus.

Antonio jouait pour une femme qui ne le reconnaissait plus.

Le monde avait des phrases simples :

Lâche prise.

Regarde devant toi.

Il est mort.

Elle ne te reconnaît plus.

Tu te rends la vie inutilement difficile.

Mais le monde confondait souvent la facilité avec la vérité.

Et parfois, ce qui était lourd n'était pas le problème.

Parfois, c'était simplement la forme que prenait l'amour lorsqu'il ne trouvait plus de corps dans lequel revenir sans douleur.

Elena ne rendait pas volontairement sa vie plus difficile.

Antonio ne s'accrochait pas à un espoir qui lui mentait.

Ils faisaient autre chose.

Ils donnaient à l'amour un petit geste.

Une tasse.

Une mélodie.

Un lieu où il n'était pas obligé de disparaître immédiatement simplement parce que la raison n'y voyait plus d'utilité.

Partie V — Asie / Amérique du Sud

L’amour qui brûle

Kerala — Le chauffeur

Au Kerala, la journée commença par une pluie qui ne tombait pas encore. L’air pesait entre les maisons, et au-dessus des palmiers s’étendait un ciel qui menaçait depuis des heures sans parvenir à se décider.

Kumar attendait dans sa voiture près de la gare routière. Une petite fissure courait sur le tableau de bord et s’allongeait d’année en année. La climatisation ne fonctionnait que dans les virages, la radio seulement lorsqu’on tapait dessus. Le moteur, en revanche, démarrait toujours.

Kumar appréciait les machines qui montraient franchement leurs défauts.

La femme qui monta dans la voiture portait une boîte en acier et un mince sachet rempli de fleurs blanches.

« Au temple », dit-elle.

Puis elle posa la boîte sur ses genoux et la tint à deux mains.

Ils roulèrent un moment en silence. Dans les rues, scooters, bus et camionnettes se frôlaient en se disputant l’espace. Les marchands tiraient déjà des bâches au-dessus de leurs étals, bien qu’aucune goutte ne soit encore tombée.

La femme passa le pouce sur le couvercle de la boîte.

« Mon fils aimait ça », dit-elle enfin.

Kumar regarda dans le rétroviseur.

« Qu’est-ce qu’il y a dedans ? »

« Du halwa. Beaucoup trop sucré. Comme lui. »

Elle ne sourit pas.

« Il est vivant. Il faut le préciser, sinon les gens deviennent tout de suite gentils. »

Son fils vivait à Kochi et ne lui parlait plus depuis deux ans.

Une dispute, dit-elle.

Puis une deuxième.

Après cela, seulement cette sorte de silence qui, de mois en mois, paraît de plus en plus raisonnable et devient de plus en plus cruel.

Kumar connaissait ce genre de silence.

Dans le téléphone de sa voiture figurait encore le nom de son jeune frère, Ravi.

Ils s'étaient disputés à cause d'argent.

Du moins, c'était ainsi qu'ils racontaient l'histoire.

En vérité, l'argent n'avait été que le couteau.

La main qui le tenait était plus ancienne.

« Vous croyez que les dieux finissent par entendre quelque chose lorsqu'on le répète assez souvent ? » demanda la femme.

Kumar évita un bus.

« Les humains entendent parfois dès la première fois. »

« Ce n'était pas ma question. »

« Non. »

Elle regarda par la fenêtre.

Puis elle rit, brièvement, presque à contrecœur.

Ce n'était pas une consolation.

Mais au moins, ce n'était pas une phrase pieuse.

Buenos Aires — Le chanteur

À Buenos Aires, la nuit commença dans un sous-sol qui sentait le vin, les manteaux mouillés et les vieux câbles.

Mateo était assis derrière le rideau et accordait sa guitare. Depuis le bar lui parvenait le tintement des verres, plus clair que les applaudissements qui viendraient plus tard.

Il chantait dans cette salle depuis douze ans.

Au début, il avait cru que les chansons étaient des lettres.

Il suffisait de les chanter avec assez de sincérité pour qu'elles trouvent leur destinataire.

Plus tard, il avait compris que certaines lettres tournaient en rond pendant des années avant de revenir finalement à l'expéditeur.

Le patron passa la tête derrière le rideau.

« Un peu plus rapide ce soir. Les gens boivent davantage quand ils ne réfléchissent pas. »

« Alors je ne devrais pas chanter du tout. »

« Ce serait trop honnête. »

Mateo entra en scène.

À une table, un couple se disputait à voix basse.

Un homme au bar classait des cacahuètes par taille.

Deux touristes filmèrent les huit premières secondes d'une chanson, puis regardèrent leurs écrans.

Mateo chanta quand même.

Depuis des mois, il travaillait sur une chanson dont la dernière phrase ne sonnait jamais juste.

Chaque version exigeait quelque chose :

Reviens.

Ne m'oublie pas.

Dis-moi que c'était vrai.

Il les avait toutes essayées.

Aucune ne laissait respirer la mélodie.

Devant le temple, la femme descendit de la voiture. Elle paya, prit les fleurs et laissa la boîte en acier sur la banquette arrière.

Kumar ne le remarqua qu'après qu'elle eut disparu dans la foule.

Sur le couvercle, un petit morceau de papier portait un nom :

Arun.

Il n'ouvrit pas la boîte.

Il fit le tour de la place en voiture, chercha la femme parmi les parapluies, les bus et les passants et finit par la retrouver près d'un mur.

Les fleurs étaient encore dans sa main.

« Vous avez oublié quelque chose. »

Elle regarda la boîte.

« Je voulais la laisser là. »

Kumar la lui tendit.

« Alors ce n'était sans doute pas encore terminé. »

La femme reprit la boîte.

Son visage devint dur, puis fatigué.

« Vous parlez, finalement. »

« Seulement quand il est trop tard. »

Cette fois, elle sourit vraiment.

À peine.

Puis elle se dirigea vers l'entrée, la boîte de nouveau serrée contre elle.

Mateo chanta sa chanson inachevée à la fin de la soirée.

La salle était presque vide.

Il arriva à la dernière ligne et ne la chanta pas.

Il ne resta que l'accord.

Ouvert.

Un peu trop longtemps.

L'homme aux cacahuètes leva la tête.

Après le concert, il dit :

« Il manque quelque chose. »

« Je sais. »

« Peut-être que ce qui manque est exactement à sa place. »

Mateo rangea la guitare dans son étui.

Pour la première fois, la phrase absente ne lui parut pas être un échec.

Tard dans la nuit, Kumar était assis dans sa voiture garée.

La pluie était enfin venue et frappait le toit avec une telle densité que, pendant un moment, la ville sembla très loin.

Il ouvrit le contact de son frère.

Trois fois, il commença un message.

Trois fois, il l'effaça.

Finalement, il écrivit :

La vieille Ambassador démarre toujours au deuxième essai.

Ce n'était pas un aveu.

Pas une excuse.

Seulement une phrase que Ravi comprendrait.

Kumar l'envoya et posa le téléphone, écran contre le siège.

À Buenos Aires, Mateo rejoua le passage ouvert, seul dans la salle désormais vide.

Aucun mot ne vint s'y ajouter.

L'accord se perdit entre les chaises et les verres sans réclamer de réponse.

La pluie coulait sur le pare-brise de Kumar.

À Buenos Aires, l'accord ouvert flottait encore dans la pièce.

Rien n'avait été résolu.

Mais l'un comme l'autre n'était plus enfermé uniquement en eux.

Partie VI — Australie / Océanie / Asie

L’amour à distance

Australie — La femme au bout du monde

Dans le centre de l’Australie, le matin commença par la distance.

Avant même que le soleil ne se lève au-dessus de la terre rouge, des centaines de kilomètres séparaient déjà les quelques maisons, les stations-service et les voix.

Mara assurait une tournée de ravitaillement entre deux petites localités.

Dans le 4×4 se trouvaient des médicaments, des pièces détachées, trois colis, un carton de pêches et un cadeau d’anniversaire qui avait déjà deux semaines de retard.

Sur ces routes, être à l’heure n’était pas une heure précise.

C’était un espoir.

Le téléphone était fixé à son support, sans réseau.

Sur l’écran attendait un message vocal de sa fille Ella, envoyé depuis Perth.

Mara l’avait téléchargé la veille à la station-service et ne l’avait toujours pas écouté.

Un petit point rouge.

Assez petit pour remplir toute la voiture.

Mara et Ella se disputaient rarement.

C’était leur problème.

Elles s’envoyaient des photos de ciels, de plantes et de gâteaux à moitié mangés, comme si l’on pouvait fabriquer de la proximité avec des choses qui ne faisaient de mal à personne.

Ce qu’elles évitaient restait soigneusement rangé entre les images.

À un embranchement, une jeune femme avec un enfant lui fit signe.

Le capot de leur voiture était ouvert.

La batterie, morte.

Mara les prit avec elle jusqu’au prochain roadhouse.

L’enfant s’endormit après quelques minutes, la tête appuyée contre la vitre.

Dès qu'un faible signal apparut, la jeune femme téléphona.

« On va bien », dit-elle.

Puis elle écouta longuement.

Quelqu'un, à l'autre bout du fil, parlait visiblement trop vite.

La femme leva les yeux au ciel, sourit et dit :

« Je sais, Mum. »

Mara regarda la route.

Voilà donc à quoi pouvait ressembler la proximité :

agacée,

familière,

sans protection.

Toutes les formes d'amour ne parlaient pas en belles phrases.

Au roadhouse, la femme et l'enfant descendirent.

L'enfant ne se réveilla pas.

La jeune femme le porta avec cette évidence qui était à la fois force et épuisement.

« Merci », dit-elle. « Sinon, ma mère aurait pris la route. »

« Depuis où ? »

« Adelaide. »

Mara éclata de rire.

« Alors nous avons évité le pire. »

Elle reprit la route.

À l'horizon, Uluru se dressait comme quelque chose qui ne connaissait aucune urgence.

Séoul — La jeune fille dans la pièce lumineuse

À Séoul, la nuit ne commençait pas par l'obscurité, mais par les écrans.

Min-joo était assise dans un petit studio au huitième étage.

Derrière la caméra se trouvaient un ring light, une bouteille d’eau et une note de son manager :

Sourire. Contact visuel. Quatre-vingt-dix minutes.

Dès qu’elle se connecta, la pièce se remplit de noms, de cœurs et de phrases courtes.

Des gens de différents fuseaux horaires écrivaient qu’ils l’avaient attendue.

Trois minutes plus tard, certains demandaient déjà la chanson suivante.

Min-joo était visible jusqu’au moindre pore et pourtant rarement regardée.

La caméra aimait les réponses lisses.

La fatigue était autorisée, à condition de rester jolie et de se terminer à l’heure.

Pendant la deuxième chanson, son téléphone privé sonna.

Sa sœur aînée.

Min-joo rejeta l’appel sans même regarder.

Des cœurs montaient dans le chat.

Quelqu’un écrivit :

your voice saved my day.

Un autre :

sing the old one.

Elle chanta l’ancienne chanson.

Ses doigts connaissaient le chemin.

Son visage aussi.

Tout fonctionnait.

Puis une phrase apparut entre les symboles :

you look tired.

Min-joo manqua une touche.

Presque personne ne le remarqua.

Elle, si.

Pendant un instant, elle ne regarda pas l'objectif, mais juste à côté, comme si quelqu'un était assis là et ne voulait rien de divertissant de sa part.

Derrière la caméra, le manager montra l'horloge.

Encore vingt-sept minutes.

Min-joo commença la chanson suivante.

Après le premier couplet, elle s'arrêta.

« Pas aujourd'hui », dit-elle.

Le chat accéléra.

Everything okay?

Please continue.

We love you.

Quelques noms disparurent.

D'autres apparurent.

Min-joo resta immobile pendant que la pièce essayait de transformer sa pause en contenu.

« Je suis fatiguée », dit-elle.

Rien de plus.

Puis elle mit fin à la diffusion.

Le ring light resta allumé.

Sans la caméra, il paraissait soudain ridicule.

Un cercle blanc incapable de réchauffer quoi que ce soit.

Min-joo l'éteignit et écouta le message vocal de sa sœur.

On entendait de l'eau couler en arrière-plan.

Sa sœur disait :

« Je n'ai aucune raison particulière. Je voulais juste entendre ta voix. Ne rappelle pas si tu travailles. »

Puis trois secondes de bruits de cuisine et un petit juron parce que quelque chose était tombé.

Min-joo écouta le message une seconde fois.

Pas à cause de la phrase.

À cause de ces trois secondes durant lesquelles personne ne voulait rien d'elle.

Dans l'après-midi, Mara atteignit une colline où il y avait du réseau.

Le téléphone se mit soudain à vibrer comme si le monde venait de la retrouver.

Elle ouvrit le message d'Ella.

« Mum », disait sa voix, « tu n'es pas obligée de toujours m'envoyer des couchers de soleil. Tu peux aussi simplement dire bonjour. »

Puis Ella rit d'elle-même.

« Ça sonnait comme un reproche. Peut-être que ça en était un. Appelle quand tu peux. »

Mara regarda la plaine rouge.

Elle avait envoyé des centaines de couchers de soleil et presque aucune phrase qui risquait d'obtenir une réponse.

Elle appuya sur enregistrer.

« Bonjour. Pas de coucher de soleil aujourd'hui. »

Elle s'interrompit.

Le vent passa sur le micro.

« Tu me manques. »

Elle ne dit rien de plus.

Elle envoya le message avant de pouvoir l'améliorer et reprit la route.

Quelques kilomètres plus loin, le signal disparut.

Mais le message, lui, était déjà parti.

À Séoul, Min-joo appela sa sœur.

Lorsque celle-ci décrocha, elle dit :

« Reste juste un moment en ligne. Tu n'as rien besoin de raconter. »

« D'accord. »

Elles restèrent au téléphone.

Depuis la cuisine venait le bruit d’une porte de placard.

Dans la chambre de Min-joo, l’ordinateur continuait de bourdonner.

Deux pièces éloignées l’une de l’autre, reliées par des respirations et des bruits ordinaires.

Mara traversait un pays qui n’appartenait à personne.

Min-joo était assise dans un studio sombre où personne ne pouvait la voir.

La distance était toujours là.

Mais elle n’était plus vide.

Entre la route rouge et l’écran noir, aucun foyer ne se forma.

Seulement un lien :

assez petit pour passer inaperçu,

et assez vaste pour que personne n’ait besoin d’y accomplir quoi que ce soit afin d’être vu.